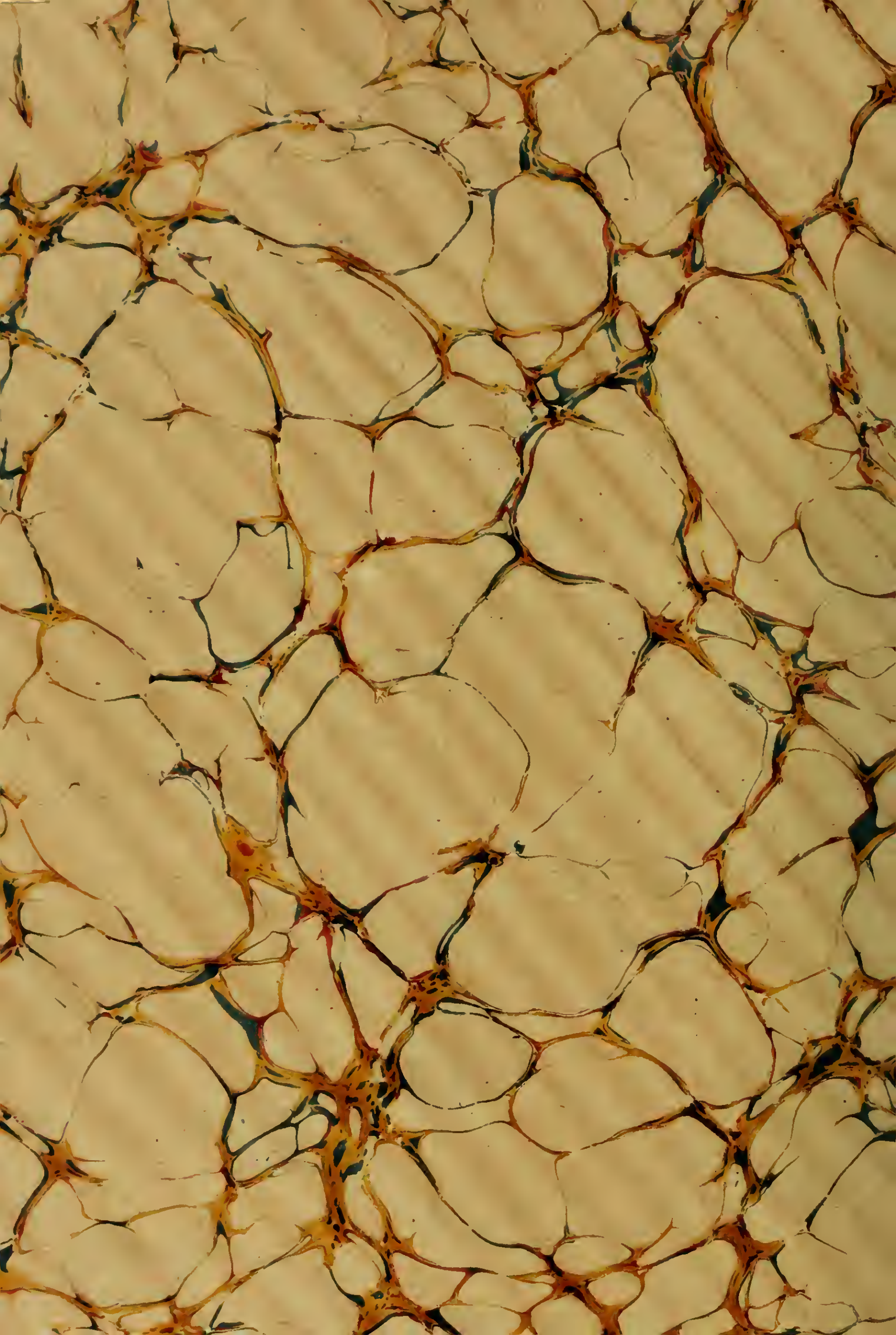




F. THIOLLIER

AUGUSTE RAVIER

PEINTRE

M DCCC XIV — M DCCC XCV



PORTRAITS DE L'ARTISTE ET TRÈS NOMBREUSES REPRODUCTIONS DE SES DESSINS ET DE SES CROQUIS.

A. RAVIER

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR
F. THIOLLIER, 2[illegible], RUE DE LA BOURSE, SAINT-ÉTIENNE

F. THIOLLIER

AUGUSTE RAVIER

PEINTRE

M DCCC XIV — M DCCC XCV



PORTRAITS DE L'ARTISTE ET TRÈS
NOMBREUSES REPRODUCTIONS
DE SES DESSINS ET DE
SES CROQUIS



PORTRAIT DE A. RAVIER PAR JANMOT

SOCIÉTÉ DE L'IMP. THÉOLIER — J. THOMAS ET Cie
12, RUE GÉRENTET, SAINT-ÉTIENNE
1899

—

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR
F. THIOLLIER, 28, RUE DE LA BOURSE, SAINT-ÉTIENNE

20 exemplaires sur papier de luxe, numérotés de 1 à 20.
200 exemplaires sur papier fort, numérotés de 21 à 220.



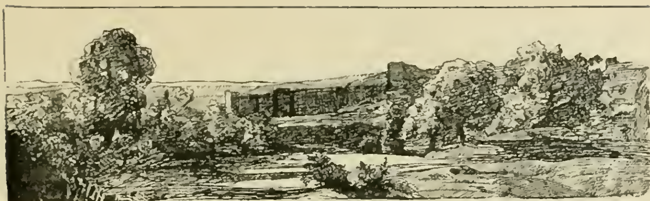


DESSINS DE RAVIER PRIS DANS LA CAMPAGNE ROMAINE

OSTIE — NOMENTANE

ERRATUM

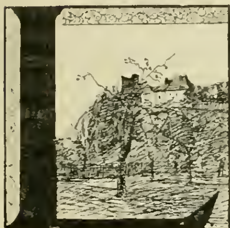
Page 79, ligne 35, lire *page 8* au lieu de *page 9*.



AUGUSTE RAVIER

PEINTRE

I



'auteur de cette notice a hésité longtemps avant de l'écrire. Car il faudrait une plume plus autorisée que la sienne pour faire connaître dignement l'un des artistes les plus remarquables de notre époque. Le mot qui vient de nous échapper justifie notre appréhension ; et malgré la résolution bien arrêtée de mettre une sourdine à l'expression de notre admiration, celle-ci paraîtra certainement exagérée ou ridicule. Nous savons, en effet, combien l'on se méfie, et le plus souvent avec raison, des provinciaux inventeurs de grands hommes. Dans ce cas particulier. nous n'ignorons pas le danger auquel nous nous exposons; car, en mettant à part le petit nombre d'amis ou d'artistes à qui cet ouvrage est spécialement destiné, nous avons lieu de supposer que la presque totalité de nos lecteurs ne connaissent pas le nom de Ravier.

Toutefois, en dehors du but de rappeler à quelques personnes le souvenir de notre ami, une autre circonstance nous a déterminé. Nous savons, en effet, que des personnalités bien connues dans le monde artistique et qui méritent de l'être, veulent étudier l'œuvre de Ravier et en faire l'objet d'articles destinés à diverses publications auxquelles notre modeste brochure sera loin de porter ombrage. Elle pourra fournir, au contraire, des renseignements utiles au point de vue biographique, tandis que certains détails trop familiers n'auraient aucun intérêt pour d'autres lecteurs que les amis de Ravier.

Si l'on voulait faire parler les morts, il serait facile de citer des noms célèbres et d'attribuer à chacun des phrases qu'on a entendu prononcer. Mais à quoi bon employer un procédé qui presque toujours paraît suspect ? Bornons-nous à dire que plusieurs grands

maîtres de l'Ecole moderne ont apprécié de la manière suivante l'artiste dont nous déplorons la perte : — C'est un Constable lumineux. — Plus que personne il a le sentiment de l'immensité. — *C'est lui qui m'a tiré de la boue pour me faire entrer dans la lumière.* — C'est un Turner, un Claude Lorrain intime! — Il donne le sentiment de l'espace dans ces petits morceaux de carton beaucoup plus que A. B... Z. dans leurs immenses toiles... — Ce soleil m'aveugle. — Ce mystère me stupéfie. — Peut-on montrer tant de choses en employant des procédés aussi simples en apparence ? Il fait bouger l'atmosphère, etc.

Mais pourquoi insister? Si nous ne pouvons retrouver la majeure partie des lettres relatives à Ravier qui ont été mises sous nos yeux, il nous en reste un assez grand nombre pour prouver que notre opinion est partagée par d'éminents personnages. D'ailleurs, Ravier lui-même ne nous eût pas permis de trop laisser déborder nos sentiments ; on en jugera par certains passages de sa correspondance.

Toutefois, nous avons bien le droit de donner quelques détails sur cet artiste avant que les traces de son passage aient complètement disparu. Nous prétendons même que cela n'est pas inutile au point de vue de l'histoire de l'art pendant la glorieuse période de 1830 à 1880.

Transcrivons certains passages d'une lettre que Puvis de Chavannes nous écrivait le 9 mai 1890 :

« Je revois avec autant de respect que d'admiration pour le
« noble artiste à qui nous les devons, cette collection d'incompa-
« rables dessins de Ravier. Leur place serait dans le plus choisi
« des musées pour l'instruction de tous, car ils montrent dans leur
« force et leur éloquence le résumé magnifique d'une vie de recueil-
« lement et de profond amour de la nature. Si vous voyez Ravier,
« dites-lui combien j'ai été ému et charmé. »

De son côté, Henri Baron, peintre très apprécié de l'Ecole romantique, qui était l'ami intime de Corot et de Français, aimait aussi beaucoup Ravier, bien que son talent différât absolument du sien et nous écrivait ce qui suit le 28 janvier 1873 :

« Ravier est un des hommes dont on estime le plus le talent
« dans le clan où je vis; et toutes les fois qu'on montrera une
« aquarelle de lui à un paysagiste intelligent, il y trouvera de ces
« grandes qualités auxquelles ne sont pas très sensibles, du premier
« coup, les personnes dont la compétence n'est pas très exercée.
« Ce sont, en effet, des qualités analogues à celles qui nous font
« tant aimer Corot. Il doit y avoir parmi les aquarelles que tu as
« vues des choses qui pourraient s'appeler « *chefs-d'œuvre* ».

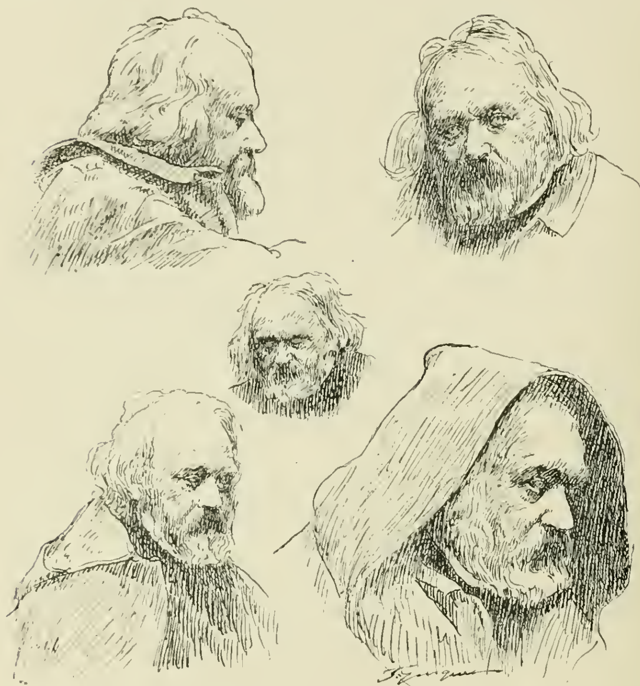


DESSIN DE RAVIER PRIS DANS LA CAMPAGNE ROMAINE

LA FONTAINE DE LA NYMPHE ÉGÉRIE

Français nous écrivait le 6 octobre 1894 :

« Je n'ai rien de plus à cœur que de faire décorer Ravier qui « le mérite de tout temps. C'est demain que nous inaugurons le » monument de J. Dupré, à l'Isle-Adam. Je serai avec X. et « lui parlerai chaudement. »



PORTRAITS DE A. RAVIER

M. Albert Maignan reconnaît également l'utilité de faire connaître Ravier et nous extrayons ce qui suit de la lettre qu'il a bien voulu nous adresser le 17 septembre 1899 :

« Ravier est un nom de plus à mettre dans la liste beaucoup « plus courte qu'on ne croit des artistes *doués*, et je prends le mot « dans sa signification la plus haute. Le talent n'est certes pas à « dédaigner, beaucoup de peintres dans tous les temps s'en sont « contentés ; mais le don, cette faculté spéciale de partir d'une

« observation textuelle de la nature, d'en être ému, de la trans-
« poser dans son expression et de transmettre aux autres l'émotion
« ressentie, voilà ce qui est précieux et ce qui classe un artiste
« parmi les meilleurs. Ravier est de ceux-là. Par des moyens
« d'une synthèse savante, faite de volonté, d'insistance en face du
« but poursuivi, il nous rend l'éblouissement de la lumière, il
« retrouve de notre temps ce qui fait l'une des qualités les plus
« rares de notre Claude Lorrain. Vous avez donc bien fait d'élever
« un petit monument à la mémoire de ce vaillant artiste et c'est
« le devoir d'un ami. »

Voici l'opinion de M. Paul Borel :

« Ravier fut un méthodiste renforcé dans sa manière de
« procéder en fait d'art. Il savait se gouverner et faisait, selon sa
« volonté, de l'évaporé, du transcendantiel, du sage, du modeste,
« du réservé ou de l'enragé. »

M. Guiguet nous écrivait le 31 août 1899 :

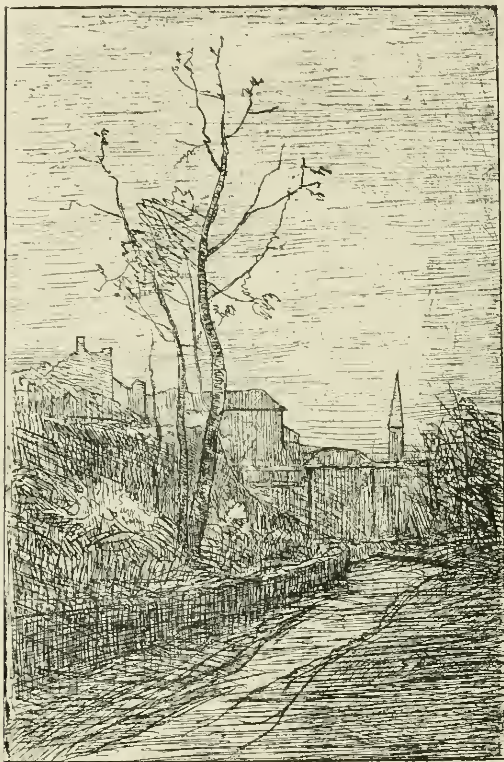
« J'apprends avec plaisir la nouvelle de la prochaine publication
« que vous préparez sur Ravier et je serais très heureux si mon
« témoignage pouvait contribuer à répandre son nom. Ç'a été pour
« moi une extraordinaire bonne fortune de le connaître ; il a
« décidé de ma carrière en m'encourageant dans mes premiers
« essais ; il m'a par ses conseils préservé de bien des défaillances ;
« son esprit élevé a laissé en moi une trace ineffaçable. J'ai la
« plus grande admiration pour le peintre lumineux et le dessi-
« nateur incomparable. »

Extrait d'une lettre de M. Emile Noirot, du 20 octobre 1899 :

« Les œuvres de Ravier demandent à être généralisées dans le
« public. Ayant vécu à l'écart, loin de toute intrigue, ce Maître
« n'est connu que d'un petit nombre et cependant son influence
« sur la région et sur quelques artistes a été immense. Il semble
« que les meilleurs des peintres lyonnais ou dauphinois procèdent
« de lui et qu'il a été, de plus, l'inspirateur d'un mouvement
« intense vers un impressionnisme de bon aloi. Par sa facture, par
« sa technique, Ravier se rattache aux peintres anglais Constable
« et Turner ; il est de par ce fait l'émule de Théodore Rousseau
« et de Jules Dupré. Par ses gris fins il fait prévoir ce que sera
« Corot. Par ses audaces et ses violences d'impression il marche
« de pair avec Diaz et Courbet. S'il s'était moins localisé, s'il avait
« étendu sa sphère d'action, on le citerait parmi les chefs de
« l'Ecole du paysage moderne ; mais du moins, n'ayant pas eu la
« faveur des foules, il a, chose plus saine, le respect et l'admiration

« de tous ceux qui l'ont approché ou connu. Daubigny l'estimait, « Corot l'appelait : Maître. Quels éloges peuvent être plus « appréciables que ceux-là ?

« Dans ses dessins ou croquis il reste synthétique et a la



« noblesse des lignes. Si l'effet le préoccupe, il ne perd jamais de « vue la grande harmonie, le *summum* des *desiderata* des peintres.

« J'aimais Ravier. Comme homme, il était grand, avait une « allure toute cordiale ; c'était un sensitif dans une charpente de « colosse. Comme peintre, il a dans son œuvre plus que du « tempérament. Il y a le *je ne sais quoi* qui fait penser, la franche « et forte sincérité de tout poète épris d'art et de sentiment. »



DESSIN DE RAVIER PRIS DANS LA CAMPAGNE ROMAINE

Enfin, son quasi contemporain Harpignies nous écrivait le 4 février 1899 : « J'espère pouvoir causer prochainement avec vous « du *grand artiste* Ravier. »

Il nous serait facile de citer d'autres lettres ou conversations dans lesquelles sont exprimées les opinions d'artistes tels que : A. et P. Laurens, Vuillefroy, Flandrin, Jacques, Vayson, Boulard,

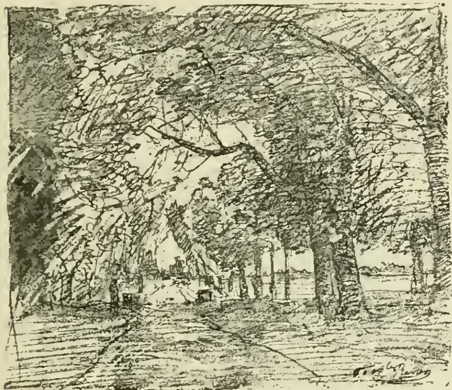


Charnay, Courbet, Appian, Ingres, Chintreuil, Japy, Achard, Chaigneau, Guétal, Simon, Cottet, Girier, Maillart, de Champeaux, Despouy, Falguières, Porcher, Séon, Yon, etc. ; nous y renonçons, cependant, il nous a paru utile d'extraire plusieurs autres passages de lettres écrites à Ravier par des artistes lyonnais connus dans la capitale : ceci est imprimé à la suite des lettres de Ravier (1).

(1) Nous avons également recueilli dans un numéro du *Mémorial de la Loire*, paru le 20 août 1894, un article signé S. Mulsant, dans lequel le talent de Ravier était ainsi résumé :

« Celui-ci ne s'attarde pas à des thèses, il se contente de regarder la nature avec des yeux de peintre, de noter les phénomènes changeants du ciel, de méditer les drames de la lumière qui se jouent sur les étangs et sur les bois de Morestel ; puis, d'une main sûre, il fixe ses impressions avec une force poétique surprenante, s'appliquant moins à la copie servile des détails qu'à la vérité de

Répétons que notre rôle doit rester effacé; nous désirons simplement poser un jalon, persuadé que, dans un bref délai, d'autres que nous assigneront à Ravier la place qui lui est due. Mais, l'intérêt principal de cette publication consiste dans la copie de certains passages des lettres de Ravier et dans les reproductions de quelques-uns de ses croquis (1). On nous objectera qu'un éminent coloriste ne peut pas être jugé sur de simples croquis ; nous sommes absolument de cet avis, et prétendons cependant que ceux-ci valent encore mieux que de longues descriptions ; et d'ailleurs le but sera atteint si nos lecteurs éprouvent le désir de connaître plus tard des œuvres plus importantes de l'artiste (2).



Ravier naquit à Lyon le 4 mai 1814. Son père était un négociant aisé. Malgré diverses opinions émises, il est difficile de dire s'il est préférable, au point de vue du succès, qu'un artiste exceptionnellement doué vive dans l'opulence ou dans la misère. Bien qu'il fût d'un avis contraire, ainsi que le témoignent ses lettres, il est permis de croire que Ravier aurait obtenu une plus grande notoriété s'il avait été forcé de vivre avec son travail; car les dons très spéciaux qu'il avait reçus de la nature se seraient certainement manifestés d'une façon plus *lisible*.

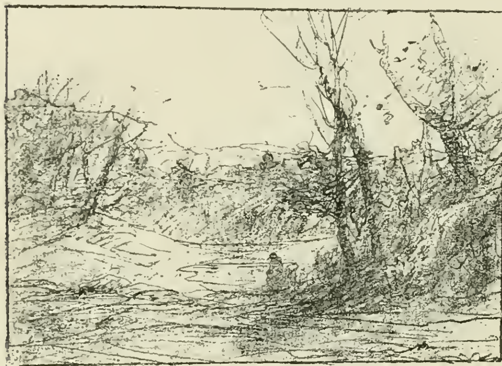
l'effet général, à la traduction exacte de ses sensations colorées. Ce que la nature dissémine, pour user d'une formule très juste de Fromentin, « il le concentre en un total de lignes, de valeurs et d'effets ». Ses couchers de soleil sont de vraies tragédies, tant sont vibrants, profonds et chauds les tons hardis dont il enveloppe arbres et terrains. Ce coloriste puissant est d'ailleurs un dessinateur méthodique qui étudie toutes les lignes de ses paysages. »

(1) Il est fort difficile, sinon impossible de reproduire des dessins aussi délicats que ceux de Ravier où parfois le crayon n'a laissé qu'une trace légère sur du papier teinté. Aussi certaines gravures indiquées à la table sont-elles des reproductions de croquis du maître calques sur un album par une main étrangère. Ils ne sont là que pour indiquer approximativement la mise en place des compositions de Ravier. Les autres reproductions ont été exécutées d'après des dessins originaux du peintre. Elles ont été choisies de préférence à un très grand nombre d'autres qui ont dû être rejetées. Malgré tout, nous répétons qu'elles donnent une idée imparfaite des originaux.

(2) On signale ici une édition, dans laquelle nous avons publié, en 1890, une série de dessins de Ravier reproduits par l'héliogravure, ce qui donne une idée de son talent bien plus que des croquis. De son côté, M. Champavier a fait paraître dans *L'Art Français* et dans un autre recueil des articles sur Ravier, avec reproductions de trois dessins de l'artiste, mais il n'ignorait pas notre intention d'écrire ces lignes et il a bien voulu indiquer notre nom à propos des renseignements que nous lui avons fournis.

Il aurait sondé son *métier* à fond et se serait décidé à ajouter à ses peintures quelques détails d'une importance secondaire pour beaucoup d'artistes, mais très appréciés du vulgaire, s'il avait été forcé de se faire connaître par des marchands de tableaux, journalistes, fonctionnaires ou bourgeois, au lieu de se contenter du suffrage de quelques camarades qui n'aperçoivent ses grandes qualités qu'à travers une exécution souvent trop sommaire.

Ainsi que cela arrive presque toujours en pareille circonstance, le père d'Auguste Ravier avait en grande estime les négociants, ingénieurs, notaires et avocats, tandis que l'art et les artistes lui étaient absolument indifférents. Il envoya donc son fils à Paris pour y faire son droit; celui-ci obtint le grade de licencié, mais consacrait beaucoup plus de temps aux musées et à l'étude en plein air qu'à l'Ecole de Droit et les diplômes arrivaient lentement. En désespoir de cause on permit à Auguste de suivre sa vocation, après avoir consulté le peintre Fonville, dont on faisait grand cas à cette époque dans la région lyonnaise.



Au lieu de passer à l'Ecole des Beaux-Arts le temps réglementaire, Auguste Ravier partit directement pour l'Italie, où il fut recherché et apprécié par les pensionnaires et le directeur de la Villa Médicis, ainsi que par les peintres de l'Ecole romantique, qui foisonnaient à Rome en ce temps-là.

Il fut spécialement lié avec Français, Anastasi, Corot, Marilhat, Baron, Daubigny, Gounod, Flandrin, Ingres, etc. On lui reprochait souvent de ne pas travailler d'une façon assez assidue, mais on l'engageait aussi à emporter son fusil dans la campagne romaine; car il était d'une adresse remarquable à la chasse et rapportait à ses amis un nombre considérable de canards, bécasses et bécassines.

Il considéra toujours l'Italie comme un lieu de délices: il eut

grand'peine à la quitter lorsque certains événements de famille le rappelèrent à Lyon. Il avait étudié la nature à Ponte-Molle, Monte-Mario, Aqua-Acetosa, Marino, Olevano, Pœstum, Némi, Albano, Gensano, aux bords du Tibre ou du Teverone, à la Villa Adriana, etc.

Ses études peintes remplissaient deux grandes malles qu'il confia à un ami. Mais toutes disparurent pendant son absence, car plusieurs de ses camarades s'étaient partagé le butin sans le moindre scrupule.

Un membre de l'Institut nous confirmait la chose dernièrement en ajoutant : « Ravier faisait si peu de cas de ses produits que l'on « pensait rendre service à l'art en sauvant ces petits chefs-d'œuvre « qui risquaient de tomber entre les mains des Philistins. »

Ravier pardonna facilement ce larcin ; cependant il nous a dit souvent : « Ce vol m'a découragé : ces études représentaient plusieurs années de travail ; elles étaient plus soignées que mes pochades actuelles ; celles-ci risquent bien moins d'être volées, car on y voit moins d'herbes, de feuilles et de branches ; à part un petit nombre d'artistes, peu de gens en ont envie. »



Il se trompait; nous avons connu, en effet, des personnages de toute espèce qui se sont passionnés pour ses dernières œuvres et qui, après les avoir acquises, les conservent avec un soin jaloux.

En revenant d'Italie, il supporta difficilement le séjour de Lyon et fit de nombreuses excursions en Dauphiné, en Velay et en Forez, où il connut le vicomte de Becdelièvre, conservateur du musée du Puy, qui avait une grande propriété près de Feurs. C'était un artiste de grande valeur, modeste comme Ravier ; ils devinrent bien vite amis intimes. M. de Becdelièvre avait connu la misère pendant le premier quart de ce siècle et il avait gagné son pain en dessinant pour les journaux illustrés beaucoup de caricatures fort recherchées aujourd'hui. Toutefois, Ravier préférait les paysages de son ami à ses autres productions.

Ils parcoururent ensemble le beau pays du Forez, étudièrent ses étangs, ses grands arbres et ses montagnes ; pendant l'une de

leurs excursions, ils firent la connaissance du curé de L'Hôpital-sous-Rochefort, dont Ravier épousa une parente. Il laissa des peintures murales à Lijay, dans la maison paternelle de ce curé. Il vint ensuite se fixer à Crémieu, dans le département de l'Isère, et se livra complètement à la peinture. Par nécessité, il s'occupa aussi d'agriculture; mais grâce à son bon sens, joint à sa modestie, il ne convoita jamais les prix ou les coupes d'honneur aux concours régionaux, de même qu'il ne chercha jamais à obtenir des médailles aux Salons de peinture.

Sa vie fut paisible pendant ce séjour à Crémieu. Il y reçut de nombreuses visites d'artistes, attirés par la sympathie qu'ils éprouvaient pour lui et aussi par la beauté du pays. C'est ainsi que Daubigny connut la vallée d'Optevoz, d'où il rapporta son tableau de l'étang de Gillieu, qui le rendit célèbre.

Corot, Français, Allemand et Fleury Chenu firent avec Ravier de nombreuses excursions dans cette région. Ils étudièrent ensemble la vallée d'Ambie, Thuile, Roche, Rossillon, Morestel, la vallée du Rhône, etc.



Aucun artiste n'admira plus vivement Ravier que le peintre Corot. Nous regrettons de n'avoir pu retrouver une lettre dans laquelle celui-ci exprimait cette admiration en termes tellement vifs, que nous n'osons pas les répéter, bien qu'ils soient toujours présents à notre mémoire. Il nous est cependant permis d'affirmer que Corot a dit à plusieurs personnes que les conseils de Ravier lui furent absolument utiles et qu'ils modifièrent son talent.

Cette admiration était réciproque; car, pour Ravier, Corot était un dieu, bien avant qu'il n'eût acquis sa grande réputation. On en trouvera la preuve dans quelques-unes des lettres publiées à la fin de cette notice et spécialement dans celle écrite à Royat où Ravier était allé passer des vacances. Les deux artistes vivaient ensemble à l'auberge Gagnevin *pour 3 fr. 50 par jour*. Un échange de pensées très profitables *à chacun d'eux* eut lieu à partir de ce moment-là. L'un et l'autre nous ont fait la même confidence.

Français était aussi un excellent camarade, qui a toujours eu

Ravier en grande estime; mais leurs idées étaient différentes en beaucoup de points. Ils discutaient à propos de tout et surtout à propos d'art. Ravier était impressionné par la lumière et par la majesté du ciel et des fonds. Il savait donner du style au moindre buisson, au moindre accident de terrain. Un coin d'étang avec quelques arbres lui suffisaient si le ciel était beau. si un soleil violent, doré ou rutilant, était à une bonne place et absorbait tous les détails inutiles à voir ou s'il se dissimulait derrière des nuages aux bords brillants. En un mot, beaucoup d'effets forts ou délicats, presque toujours fugitifs, qui apparaissent au lever et surtout au coucher du soleil, enthousiasmaient Ravier et l'invitaient à peindre, tandis qu'il se reposait au milieu de la journée. Français recherchait au contraire les motifs calmes et bien écrits, les jolies végétations des premiers plans, les silhouettes bien nettes, les branches convenables. Les ciels bleus et unis, de même que les arbres bien verts, ne lui inspiraient aucune répulsion; il aimait à pouvoir travailler pendant quinze jours au même dessin ou à la même peinture, ne se mettant à l'œuvre ni trop matin ni trop tard. Bref, les deux amis ne se gênaient guère pour indiquer à des tiers leur manière de penser, et comme ils ne manquaient pas l'un et l'autre d'esprit ou de malice, leurs querelles amicales amusaient beaucoup leurs confidents.



— Pourquoi donc, nous disait Ravier, les mouches ont-elles laissé de petites traces blanches sur toutes les feuilles de tous les arbres peints par Français ?

Celui-ci disait de son côté ?

— Pourquoi les chenilles ont-elles mangé les feuilles de tous les arbres peints par Ravier ?

Si nous n'avions pas l'intention bien arrêtée d'écarter de cette notice tout ce qui n'a pas un rapport direct ou indirect avec la vie

intime ou artistique de Ravier, nous pourrions citer un nombre infini d'anecdotes fort amusantes, car sa verve était inépuisable. Ses discussions avec les hommes d'affaires, paysans, ecclésiastiques, médecins ou fonctionnaires déroutaient ses interlocuteurs. On trouvait M. Ravier fort original et ce mot résumait tout. Evidemment, il n'était pas banal et il ne manquait pas de bon sens. S'il avait beaucoup d'esprit, il n'était pas méchant; il détestait les cancans, fuyait les cancaniers et jamais il n'a fait le moindre tort à personne.

Le peintre Achard, autrefois célèbre, mais trop oublié aujourd'hui, habitait le Dauphiné et cherchait à voir souvent Ravier. Il disait en arrivant : Je viens me réchauffer !



Cependant il ne manquait pas de flamme; mais les hardiesses de Ravier lui inspiraient toujours de l'étonnement. Les balafres formées par le couteau à palette, les creux résultant de coups de manches de pinceau, les couleurs féroces employées pures, tout cela différait de ses procédés. Nous l'entendions s'écrier : Voici encore un tube de jaune indien qui va disparaître ! Si j'en employais le quart, ma palette en serait empoisonnée jusqu'à la fin de ma vie...

... Voilà qu'il fait chanter chaque note dans le ton qu'il veut, et s'il tape sur l'*ut* il nous fait entendre le *fa*.

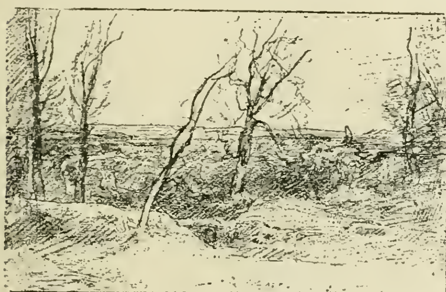
... Avec son vermillon il donne l'impression du gris, et s'il emploie du gris, il peut le faire paraître vermillon... Que va-t-il sortir de ce tas de bleu de prusse, de vert émeraude et de jaune

indien... Brrr!... Il en sortait cependant quelque chose d'harmonieux et Achard sautait de joie malgré ses 80 ans.

Louis Janmot, auteur de nombreuses peintures religieuses ou historiques, élève d'Ingres et camarade de Flandrin, était également un visiteur assidu.

Ravier aimait beaucoup ses compositions mystiques. Il les préférait à certains paysages dans lesquels cet artiste consciencieux. mais trop minutieux, cherchait à reproduire les détails les plus infimes de la nature. Pendant une courte absence de Janmot, un jeune rapin colla de petits papillons sur les plantes de son étude. Ravier lui dit : Enlevez-les, car c'est inconvenant, mais ce pauvre Janmot va passer bien du temps pour en faire autant!

Janmot était un esprit fin et délicat ; il parlait toujours avec une correction absolue, ses manières étaient distinguées et ses habits irréprochables. D'autres visiteurs, également bien accueillis. formaient souvent un curieux contraste. Parmi ceux-ci nous devons citer le peintre Vernay, qui conserva jusqu'à un âge avancé des allures de rapin et qui obtint un grand et légitime succès parmi les artistes lyonnais avec ses natures mortes et ses paysages traités largement et ressemblant parfois à des mosaïques très colorées. Bien que poète et littérateur à ses heures, Vernay était parfois étonné par certaines locutions de Janmot cependant irréprochables au point de vue grammatical. L'imparfait du subjonctif *fricassassiez*, prononcé dans une allocution faite à un aubergiste, l'avait particulièrement abasourdi.



Carrand, peintre lyonnais, profita également des conseils de Ravier. Malheureusement les événements de sa vie l'empêchèrent de produire beaucoup de tableaux. Plusieurs de ses effets de matin avec leurs ciels fins, leurs brouillards argentés et leurs herbes humides sont de petits chefs-d'œuvre dignes de figurer à côté de ceux des maîtres de l'époque actuelle.

M. Blanc-Fontaine était un ami intime de Ravier; peintre lui-même, il allait souvent à Morestel accompagné ou non par d'autres artistes de la région dauphinoise et, entre autres, par l'abbé Guétal ou par M. Dumas, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Hector Allemand, paysagiste de talent, venait chez Ravier pour se retremper en contemplant ses *casseroles*. Il appelait ainsi certaines études furibondes et de coloration intense destinées, disait-il, à faire hurler les bourgeois de même que les chiens auxquels on attache l'objet en question.

Fontanesi, peintre italien d'une assez grande notoriété, ancien professeur de la famille royale d'Angleterre et de celle du Japon, fut sans contredit celui de tous les élèves de Ravier qui profita le mieux de ses conseils ; car en peu de temps la couleur de sa peinture se modifia et son talent prit beaucoup de force et de souplesse, sans cependant ressembler à celui de Ravier (1). Si les rapports furent fréquents entre Ravier et son élève, ils ne furent pas exempts d'orages. Leur caractère, de même que leur manière de vivre différaient complètement, et tandis que Ravier se contentait d'une vie paisible dans la campagne du Dauphiné, son élève avait de nombreuses aventures au Japon, en Suisse et en Italie, où il fut aide de camp de Garibaldi. En toute chose il apportait une ardeur extraordinaire, et après avoir analysé un tableau de Paul Véronèse pendant qu'il était directeur du musée de Turin, il voulait forcer tous les artistes de sa connaissance à employer le procédé du maître, qui consistait, disait-il, à peindre à la colle sur des toiles absorbantes et à terminer en employant les couleurs à l'huile. Ce procédé dont beaucoup d'artistes font usage actuellement, possède de grands avantages : il empêche la peinture de rancir, car toute l'huile est absorbée par la toile ou la préparation ; il permet en outre d'obtenir facilement des empâtements et des glacis sur ces empâtements en une seule séance (2). Cela provoqua l'enthousiasme de Ravier, et pendant quelque temps on vit chez lui de grandes surfaces de toiles enduites de colle ; mais il fut vite découragé ; il ne pouvait s'astreindre à



(1) M. Calderini publie en ce moment à Turin un important ouvrage sur Fontanesi et nous serions étonnés si le même fait n'y était pas rapporté.

(2) Ajoutons que d'après d'autres personnes qui ont étudié la peinture de Véronèse et celle d'autres artistes de la même époque, ce procédé consistait plutôt à *dégraisser* les couleurs a l'huile ou à les broyer et les delayer avec *l'huile de pierre*. On enlevait les embus avec la résine.

séparer complètement dans son bagage les couleurs à l'huile des couleurs à la colle ; et ce mélange amenait parfois des résultats bizarres.

Paul Borel était un des amis préférés de Ravier ; ces deux artistes de tournure d'esprit différente, mais l'un et l'autre modestes et sincères, étaient dignes de se comprendre. Ils ont toujours pris autant de peine pour éloigner l'attention du public que certains autres pour l'attirer. Aussi le talent de Borel serait-il très peu apprécié, même par plusieurs de ses amis, sans les articles élogieux que Huysmans a publiés à propos de lui dans la *Cathédrale* et dans l'*Echo de Paris*. A cause de circonstances spéciales, parmi lesquelles il faut compter l'amitié qui nous lie à M. Borel, il nous est fort difficile de donner une appréciation personnelle sur cet artiste ; cependant nous croyons indispensable de noter quelques détails sur l'entourage de Ravier, afin d'aider à le faire connaître. C'est pour cette raison que nous nous permettons de transcrire encore une lettre de Puvis de Chavannes dans laquelle le maître indique son sentiment à propos des œuvres de Borel.



« C'est avec l'émotion la
« plus sincère, avec l'admi-
« ration la plus respectu-
« euse et la plus vive que j'ai pris connaissance de l'inestimable
« publication des œuvres de Borel et Bossan (1). J'ai retrouvé en
« entrant en communication avec ces deux nobles artistes créés,
« semblerait-il, l'un pour l'autre, une impression d'une rare
« intensité qui n'est comparable qu'à celle de mes premières années
« devant ce que l'art nous a laissé de plus noble et de plus mâle. »

En dehors de ceux que nous avons indiqués, beaucoup d'artistes de la région lyonnaise ont connu Ravier ou profité de ses conseils. Beaucoup d'autres ont été déroutés en cherchant à l'imiter. En effet, chez Ravier, un dessin irréprochable, en même temps large

(1) L'architecte Bossan avait construit plusieurs monuments décorés par Borel, et les noms des deux artistes avaient été réunis dans une publication artistique. Bossan, doué d'un talent très original, se tenait aussi à l'écart ; il n'est pas assez connu : on le juge surtout d'après l'église de Fourvière, construite en grande partie après sa mort, tandis qu'il a pu diriger la construction d'églises à La Louvesc, chez les Dominicains de Marseille, à Valence, Régny, Nandax, Neulise, Oullins, Couzon, etc.

et précis qui suffirait à lui seul pour assurer la réputation d'un artiste existe sous une peinture qui paraît souvent très large et quelquefois trop sommaire, mais qui provoque parfois une émotion incomparable. C'est le résultat de qualités qui chez d'autres s'allient rarement ensemble. Aussi, une pareille peinture est-elle fort difficile à copier ou à imiter. Chenavard (1) disait à ce sujet : « On a gâté bien du papier et de la toile avec du rouge, du jaune « et du violet, croyant imiter Ravier ; ce qu'on n'a jamais imité, « c'est l'impression de l'immensité qu'il a su donner en peignant « sur de petites surfaces et une harmonie colorée et audacieuse « que je n'ai jamais vue ailleurs que chez lui et Delacroix. »

La délicatesse de ses sentiments était absolue ; il avait horreur de la fourberie et du mensonge ; cela rendait ses relations fort difficiles avec les gens madrés ; par contre, il était très accueillant



pour les personnes timides et savait prendre leur défense lorsqu'on les attaquait. Il avait une affection spéciale pour son élève Guiguet dont il avait guidé les premiers pas dans la voie artistique. A propos de lui, un amateur dit à Ravier : J'apprécie le talent de cet artiste qui commence à être connu des Parisiens ; mais au point de vue de la vente, vous devriez lui dire de modifier ses sujets qui sont un peu tristes. « Je ne conseillerai rien de « pareil, ajouta Ravier ; une seule chose doit être demandée à un « artiste, c'est d'exprimer son sentiment avec sincérité et de faire « éprouver à d'autres l'émotion qu'il a ressentie lui-même. Donc, « si la peinture de Guiguet ne vous dit rien, il sera suffisamment « vengé si vous achetez les cardinaux de X., les Amours de Y. et « les demoiselles de Z. »

Un personnage moins artiste qu'érudit, mais renommé dans son pays par ses dessins très fins ou ses peintures *léchées* vint lui apporter ses œuvres et lui demander des conseils. Ravier lui demanda s'il connaissait Boileau, car un vers du poète devait lui suffire. « Je connais le passage, dit l'autre : et vingt fois sur le métier je remets mon ouvrage. » « Je ne veux pas parler de cela,

(1) Paul Chenavard, ami de Ravier, est peut-être celui des hommes de ce siècle qui a connu le plus grand nombre d'artistes de valeur. Comme critique d'art, il était hors pair et obtint aussi des succès comme peintre. Devenu aveugle à la fin de sa vie, il intéressait encore de nombreux amis en leur racontant des anecdotes avec une verve intarissable. Bien que Chenavard fût un personnage célèbre et connu dans toute la France, plusieurs de nos lecteurs pourraient le confondre avec un autre Chenavard qui était architecte lyonnais et que Ravier voyait également.

mais du vers suivant : « Restez plutôt maçon si c'est votre métier ». L'érudit disparut et ne revint plus.

Un autre érudit — celui-ci était un archéologue — voulait aussi empiéter sur le domaine de l'art et débitait des choses absurdes avec aplomb. Ravier lui dit : « Je suis trop bête pour apprécier votre science lorsque celui qui la pratique n'a pas le sentiment du beau. Aussi, je vous prie de changer de conversation, et, si vous le voulez bien, nous allons nous occuper des animaux gras exposés en ce moment dans notre village. »

Son voisin le peintre Trévoux avait pour lui beaucoup d'admiration. De son côté Ravier l'aimait à cause de ses qualités personnelles et de sa dignité artistique. M. Trévoux avait environ



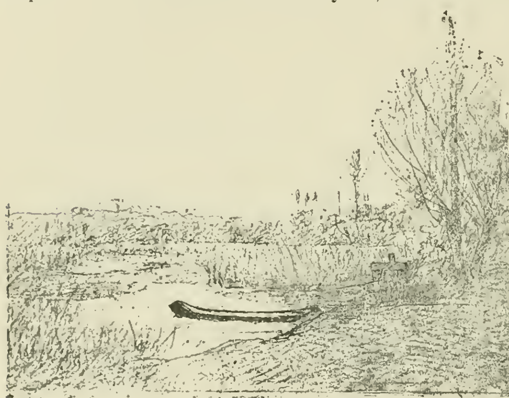
65 ans à la mort de son ami et jusqu'à la fin, celui-ci le traita de *jeune homme ;* c'était un compliment et non une critique. En effet, Ravier a toujours regretté et envié l'enthousiasme et les illusions de la jeunesse. A l'heure actuelle, M. Trévoux est plus jeune que jamais. Son fils Gabriel, peintre de figures, avait rapporté d'Italie des études de paysage qui prouvaient de sérieuses aptitudes. Ravier l'avait encouragé à persévérer et regrettait de n'avoir pas été écouté, malgré certaines qualités déployées par le jeune artiste dans le genre qu'il avait adopté.

Un autre jeune homme, croyant imiter Ravier, attaqua devant lui une étude en étalant du premier coup des couleurs voyantes sur sa toile. Il ne put obtenir d'autre conseil que celui-ci : « Commencez par le commencement et apprenez à dessiner. »

D'après Ravier, un malhonnête homme est incapable de produire de la peinture saine et n'est bon qu'à rester *chiqueur*. Un peintre

dont les productions étaient beaucoup plus cotées que les siennes chez les *marchands* lui proposa un échange par un intermédiaire. Il refusa en disant : « Je ne veux avoir aucun rapport avec ce Monsieur ; en effet, je vois par sa peinture qu'il n'est pas digne d'estime. » A ce propos, il convenait avec nous que, par un simple croquis, il est bien plus facile de juger un homme que d'après une page d'écriture. La même observation peut s'appliquer à une race de même qu'à un individu : et tous ceux qui ont beaucoup voyagé ont pu remarquer l'allure différente des croquis exécutés sur les murs par les gamins des diverses régions.

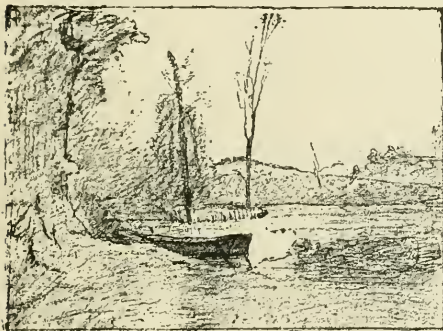
Il reconnaissait la nécessité pour un artiste d'habiter Paris lorsqu'il désire acquérir de la réputation et de l'argent. Mais il déplorait cette condition et ne voyait jamais sans tristesse partir des jeunes gens pour la capitale. Deux d'entre eux de caractères différents lui annoncèrent leur départ ; il leur dit : « Je n'ose vous engager à rester ; mais vous, pauvre agneau, vous risquez d'être dévoré par les loups ; quant à vous, brillant papillon, vous brûlerez vos ailes. » Cette prédiction s'est malheureusement réalisée ; les ailes de l'un flambèrent et l'autre ne put résister aux fauves.



Il avait beaucoup de tendresse pour les animaux et spécialement pour les chiens. Nous avions des sentiments analogues et les aventures des bêtes tenaient dans notre correspondance une place qu'on trouverait sans doute exagérée. Son chien Pan était beau et très gai : malgré cela Ravier le plaignait ; c'était un bon chien de chasse qui ne pouvait exercer son talent à Morestel, pays pauvre en gibier. Un beau jour, nous reçûmes une lettre annonçant dans ces termes l'arrivée de Pan : « Malgré mon amitié pour lui, je vous le « donne afin qu'il soit plus heureux dans votre pays, où vous lui « montrerez des lièvres, des perdrix et des canards... » Mais le

mieux est l'ennemi du bien ! malgré toutes nos prévenances, Pan devint triste et ne put jamais se consoler d'avoir quitté son excellent maître.

Ravier causait avec ses bêtes et disait entre autres choses à un chien noir : « Tu es sérieux, bon et honnête, mon ami Tom, et « s'il y avait un paradis pour les chiens, tu y serais admis ; mais « il faudrait te souhaiter de ne pas y rencontrer de notaires, car « tu t'y embêterais trop. » On verra plus tard que Ravier n'admirait pas plus les notaires que Molière les médecins. D'après lui, deux exceptions confirmaient cette règle. D'ailleurs, il ne partageait pas les idées générales et n'avait pas la bosse du respect : il ne pouvait admettre que les laboureurs ou les balayeurs des rues fussent moins considérés que les importants personnages qui vivent par la chicane et ne seraient rien sans elle. « Les pre- « miers, disait-il, « remplissent un « rôle utile à tous, « tandis que les « autres ne pour- « raient vivre sans « les défauts ou les « vices de l'huma- « nité... »



Son dindon Bismarck était gras, fier et méchant. Il lui dit : « On me conseille de te faire couper le « cou, mais cela n'aura pas lieu ! On aurait trop de travail s'il « fallait faire la même opération à tous ceux qui sont dans ton cas. » Il apostrophait les oies de la sorte : « On a bien tort de vous mépriser « et de dire que vous êtes bêtes ! d'abord, vous causez constamment « et vous ne vous emballez pas comme les dindons ; ensuite, vous « portez vos têtes avec beaucoup de dignité. Bien des gens ne « doivent pas à autre chose la considération dont ils jouissent. »

Nous croyons inutile d'ajouter de trop longs détails relatifs à l'existence de Ravier. Jusqu'à la fin, sa vie fut très calme et rien ne vint entraver ses émotions artistiques. D'ailleurs, le contenu de ses lettres remplacera avantageusement notre prose. Dans la transcription de ces passages, nous avons suivi, autant que possible, l'ordre chronologique ; mais souvent cette correspondance n'est pas datée, à l'exception de celle adressée à sa mère dans sa jeunesse. Elle commence en 1833 et se termine en 1894. Nous

regrettons beaucoup de n'avoir pu retrouver des lettres écrites à des amis pendant sa jeunesse ; d'après ce que nous en a dit Français, elles étaient longues, pleines d'humour et contenaient parfois de petits sermons, car le côté spiritualiste y tenait une grande place. Jamais, en effet, Ravier n'a été sceptique ni matérialiste, et si nous avons cru pouvoir transcrire certains détails relatifs à sa cuisine ou à ses habits, nous devons mettre nos lecteurs en garde contre des plaisanteries dont il aimait à taquiner son correspondant, personnage peu civilisé ; au fond, Ravier a toujours considéré ces choses-là comme absolument secondaires. Il était austère, frugal et détestait le luxe sous toutes ses formes, aussi bien dans la nourriture que dans le vêtement. Il était généralement couvert d'un paletot d'étoffe grossière, garni d'un vaste capuchon. Ayant rencontré un tissu imperméable dont on se sert pour les soutanes des religieux pauvres, il en acheta la pièce entière qui lui servit pendant plus de dix ans. Cela indignait l'hôtelier local ; il prétendait qu'un Monsieur aussi *aisé* devait ressembler à un bourgeois. Il mettait cela sur le compte de l'avarice ; mais tous ceux qui ont approché Ravier connaissent par des exemples nombreux son désintéressement et sa générosité. Nous pourrions même citer les noms de plusieurs personnes, parmi lesquelles un certain nombre d'artistes, qui lui ont dû leur pain ou leur position ; nous le savons par leurs confidences ; car Ravier, sur ce chapitre, était d'une discrétion absolue.



Nous avons dit qu'en apparence, il ne faisait pas fi de la cuisine. Ses convives étaient généralement des artistes qui allaient chez lui pour admirer ses œuvres et goûter sa conversation ; ils étaient donc parfois fort étonnés de l'accueil spécial qu'ils recevaient. Après quelques minutes consacrées à la politesse, il leur confiait des cartons remplis de ses peintures et se dirigeait du côté de la cuisine afin de surveiller le fourneau et la broche. Il raisonnait sérieusement avec son domestique et pendant ce temps-là le rôti brûlait. Il feignait alors de se mettre en colère, ce qui produisait peu d'effet, car on connaissait sa bonté inébranlable. Souvent ses



DESSIN DE RAVIER — ENVIRONS DE CRÉMIEU

fournisseurs en abusaient ; souvent aussi leurs moyens habituels de persuasion échouaient complètement. Certain jour, un marchand de vin lui débitait un boniment et n'obtenait aucun résultat lorsque, se tournant vers le mur il s'écria : Voici un bien joli tableau, mais tout le reste est affreux. Ce qu'il trouvait joli était une très médiocre étude exécutée par un ami et accrochée au hasard parmi des tableaux de maîtres tels que Corot, Français, Achard, Daubigny, etc. Ravier lui dit aussitôt : « Vous parlez autrement que vos confrères et je vois que vous êtes sincère ! Votre vin ne doit pas être frelaté et je vous en fais une commande. »

II

De même que pour la plupart des artistes de valeur, on peut assigner trois périodes principales au talent de Ravier. Nous avons dit que sa jeunesse s'était écoulée en Italie, en Dauphiné et en Forez. Influencé par les artistes connus à cette époque, tels que Jules Coignet et Aligny, il exécutait des dessins soignés, effilait la pointe de son crayon. Un de ses albums sur lequel nous avons remarqué la date de 1834 porte comme épigraphe : *Quand j'étais demoiselle, hélas !* Malgré tout, le motif était toujours bien choisi ; les détails divers, spécialement les feuilles et les branches, étaient indiqués avec soin ; mais en somme, l'ensemble manquait de personnalité et avait beaucoup d'analogie avec les œuvres des romantiques qui étaient en vogue à la même époque. Nous avons sous les yeux divers dessins d'Anastasi ou de Cabat que l'on pourrait confondre avec ceux de Ravier.



Il s'est toujours bien assis, nous disait Français en montrant un dessin de Ravier exécuté à Nomentane et en le comparant à l'un de ses propres dessins. Je voulais garder Ravier à côté de moi afin de pouvoir causer, mais il a voulu filer à 10 pas plus loin, et il a eu raison.

Si Ravier avait un talent particulier pour *s'asseoir*, il lui fallait beaucoup de temps pour s'y décider et il ne s'y décidait jamais lorsque le site et l'effet ne l'intéressaient pas beaucoup. Ainsi, des

artistes venus chez lui pour recevoir ses conseils l'ont parfois accompagné pendant des semaines entières sans le voir dessiner ou peindre. Mais si (selon son expression) il était *empoigné*, il réparait le temps perdu et avant de *griffer* (autre expression personnelle), il récitait, en dépliant son bagage, des vers de V. Hugo, Lamartine, Th. Gautier ou Virgile, appropriés au motif qu'il avait devant les yeux. Cela avait lieu simplement et sans la moindre pose. Son répertoire était immense, et quand sa mémoire lui faisait défaut, il composait lui-même une strophe.

Sa personnalité comme peintre, sinon comme poète, s'affirma lorsqu'il commença à colorer timidement plusieurs de ses dessins de la campagne romaine et lorsqu'il étudia sérieusement la peinture à l'huile. Ses compagnons apprécièrent bientôt le *style*, le *blond coloré* et surtout *l'enveloppe* de ses premières études. Les mêmes qualités donnent beaucoup de charme aux peintures exécutées par Corot à la même époque. Les deux amis travaillaient ensemble et leurs œuvres datant de ce temps-là ont, les unes et les autres, beaucoup d'analogie. Un artiste, qui n'est pas le premier venu, disait dernièrement en voyant une étude de Ravier représentant les tombeaux des Nason : Voilà du Corot première manière.



Nous avons dit ailleurs pourquoi ces œuvres exécutées en Italie sont devenues rares ; toutefois, celles que nous avons retrouvées nous font regretter de ne pas connaître les autres.

A cette époque, le maître préféré de Ravier était Aligny ; plus tard, ses idées s'étaient modifiées, bien qu'il lui reconnût toujours des qualités personnelles comme dessinateur.

Marilhat l'enhardit peu à peu, et lorsqu'il vint se fixer à Crémieu, son talent était dans sa maturité.

Nous considérons comme une seconde période le temps qui s'écoula pendant son séjour à Crémieu. Dans les peintures exécutées à cette époque, une préparation transparente recouvre un dessin large, mais soigné ; les empâtements et les glacis sont raisonnables ; il tire de la matière un excellent parti, sans chercher à atteindre l'impossible. Ses aquarelles ont un charme exquis, conservent

toujours une transparence absolue. Aussi, tout ce qu'il exécuta à cette époque est-il préféré au reste par la majorité des amateurs, sinon par celle des artistes.

La ville de Crémieu a conservé beaucoup de traces du moyen âge. Construite en pierres d'une couleur sombre, elle est entourée de remparts et dominée par les ruines imposantes d'un château et d'un monastère. Des roches calcaires aux formes nobles, aux tons chauds et variés, sont mêlées aux ruines ou les entourent.

Depuis Lyon, la plaine est d'une monotonie désespérante; le paysagiste qui l'a traversée est heureux en apercevant les premiers contreforts des Alpes, plus précieux encore pour lui que les précipices dominés par de hautes montagnes dont les sommets blancs se détachent des sapins verts. A Crémieu, l'artiste rencontre partout des motifs d'études. La ville à elle seule lui suffirait; mais elle est environnée de prairies, forêts ou étangs, de mouvements de terrains souples et de roches colorées.



La plupart des grands paysagistes qui vivaient pendant le deuxième et le troisième quart de ce siècle ont séjourné à Crémieu, de même qu'à Barbizon, Marlotte ou autres localités de la forêt de Fontainebleau. Les motifs de tableaux qu'ils y rencontraient étaient bien plus appréciés à cette époque qu'à l'heure actuelle.

De même que ses camarades, Ravier aima ce pays et l'habita. Il se décida même à y acheter maison et jardin.

Remparts, bâtiments, château, abbaye, prairies boisées, arbres nobles, frais au printemps, dorés en automne ou dépouillés de leurs feuilles, fonds aux lignes délicates, étangs ensoleillés, clocher émergeant du milieu des arbres, tout fut étudié par lui avec amour, mais en 1867 il préféra Morestel, et son arrivée dans cette dernière ville coïncide à peu près avec ce que nous nous permettons d'appeler la troisième période de son talent.



DESSIN DE RAVIER — UN ÉTANG A MORESTEL

La ville de Morestel, moins encaissée que Crémieu, était également une place forte dominée par une église et un château.

Elle est moins riche par elle-même en motifs de peinture, mais elle forme un fond superbe avec les montagnes du Rhône et celles de la Savoie, dominées par la *Dent du Chat* et le *Mont Blanc*. Partout les étangs et les cours d'eau abondent : ils sont nus, couverts de végétation ou entourés d'arbres.

Tout près sont les mélancoliques terrains de Thuile, au-dessus d'une rivière et d'un étang bordés de rochers aux formes bizarres, d'une coloration vibrante.

Les maisons de *Roche* étaient autrefois recouvertes de chaume, dont les mousses sombres et colorées s'harmonisaient avec l'ensemble du paysage. Peu à peu, ces chaumes ont été remplacés par des tuiles roses, dont Ravier déplorait l'arrivée, bien qu'il tirât parti de leur coloration intense.



Tout près encore sont les étangs d'Arandon, avec un unique et immense arbre mort, à côté d'une prairie verte et de joncs roussâtres; les mares de Sablonnières, les carrières de pierre de Montalieu, les arbres splendides qui bordent le parc du marquis de Quinsonnas, vers la vallée du Rhône; et, sur la rive opposée, l'incomparable chemin qui permet d'atteindre Belley, Rossillon et les autres parties de l'opulent Bugey.

Quelques minutes à peine séparaient l'habitation de l'artiste de l'étang de l'Aleva, et c'est là qu'il exécuta une grande quantité de croquis, dessins, aquarelles ou peintures (plus de *mille et trois*, comme il l'indique dans une de ses lettres). Chaque soir il allait revoir ces arbres grêles aux pieds desquels poussaient des joncs dorés, violacés ou roussâtres, encadrant l'eau qui scintillait et vibrait sous les rayons du soleil couchant. Dans le lointain, de belles lignes de montagnes formaient le fond d'innombrables motifs. De même que le héros de Balzac dans *la Recherche de l'absolu*, il cherchait la solution d'un problème qu'il est impossible de résoudre ; car cette boue plus ou moins opaque appelée couleur



DESSIN DE RAVIER — BORDS DE RIVIÈRE A MORESTEL

à l'huile ou à l'aquarelle permettra-t-elle jamais aux habitants de notre triste planète d'atteindre leur idéal lorsqu'ils voudront traduire la lumière? Ravier accomplissait des prodiges, mais il n'était jamais complètement satisfait. « Deux écueils sont redoutables « disait-il : Si l'on cherche trop la couleur, on risque de devenir « lourd ou sombre, et si l'on tombe dans la peinture claire, la « coloration devient facilement fausse ou faible.

« Dans cette voie-là, ajoutait-il, Claude Lorrain, plus que per- « sonne, a pu approcher du but, mais sa couleur est tellement « montée de ton, que parfois elle paraît lourde, surtout si elle est « mal éclairée dans un musée; j'aime Turner, sans qu'il ait pu « davantage atteindre le but que nous cherchons à atteindre. »

Les dernières œuvres de Ravier, que l'on trouve généralement



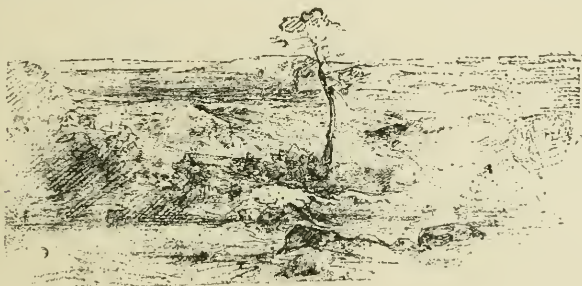
incompréhensibles aujourd'hui, seront peut-être les plus admirées plus tard; il en a été de même pour celles de son ami Jonkindt; constatons simplement qu'en 1840, on considérait comme incompréhensibles la IXe Symphonie de Beethoven, ainsi que les quatuors pour instruments à cordes qui l'ont suivie. N'insistons pas davantage sur le revirement d'opinion qui a eu lieu à propos de Wagner, Berlioz, Rousseau, Corot, Courbet, Delacroix, Manet, Sisley et plusieurs autres que nous ne voulons pas comparer à Ravier, de même que nous ne les comparons pas entre eux.

C'est en cherchant à résoudre de pareils problèmes que Ravier perdit la vue. Il supporta cette infirmité avec autant de courage que Beethoven lorsqu'il devint sourd; mais il disait souvent : « Je donnerais le reste de ma vie en échange de quelques jours de lumière. »

III

Nous publions ici quelques passages de lettres écrites par Ravier à sa mère, pendant sa jeunesse.

Paris, 1er janvier 1833. — « Ma vie est retirée et calme au milieu du bruit. Elle me plait par cela et m'est, je crois, bien favorable pour mon avancement moral et intellectuel. Je voudrais avec cela apprendre le dessin, mais il n'y a pas d'école où je puisse aller, et ce ne sera qu'à Lyon. Je suis bien fâché de n'avoir rien appris. J'aurais pu me perfectionner ici, tandis que la vue des chefs-d'œuvre ne fait qu'accroître mon ardeur. Je suis sûr que j'y parviendrai si je m'y mets — parce que je le veux — et que j'y suis poussé. S'il



est vrai que j'aie un peu de poésie dans le sentiment, ne pouvant s'échapper par l'élocution, elle cherche à s'échapper par là. Cependant, je ne veux pas que la peinture nuise au notariat... »

Paris, 8 mars 1833. — « La première fois que j'ai vu Lamartine, c'est à la Chambre. Vous ne sauriez croire l'effet qu'il m'a fait, mes yeux sont restés attachés sur lui pendant une heure dans une émotion très vive. Ses plus beaux vers me revenaient à la bouche et je les disais tout bas. J'aurais donné tout pour qu'il m'eût vu et m'eût compris alors. Je voudrais qu'il sût combien je l'admire, combien mon cœur a compris le sien, et que ses vers rendent si bien mes émotions. On va le voir facilement, il vous reçoit très bien, mais je n'ose y aller. Je resterais *coi* en sa présence et ne pourrais jamais lui parler. Je suis content de l'avoir vu, c'en est assez...

« J'ai eu du plaisir à entendre M. Cœur; quant à l'autre prédicateur, M. Lacordaire, c'est un jeune homme qui a déjà fait

beaucoup de bruit. On le dit supérieur à M. Cœur. Il a plus de logique, de force, d'éloquence, ce qu'il dit se touche; mais M. Cœur a plus de forme et de sentiment. Ce qu'il dit se sent et ne se raisonne pas. Pour moi, je préfère encore M. Cœur et les aime beaucoup tous les deux. Aussi, ce sont les seuls que j'aie du plaisir à entendre et peut-être les seuls qui me fassent impression.

« Il y a une grande analogie entre M. Cœur et Lamartine. J'ai déjà remarqué que c'étaient les mêmes idées que M. Cœur commentait et étudiait. [Son second sermon a été sur la douleur. Je n'avais rien entendu de plus beau, et il vous faisait presque regretter de n'être pas pauvre et persécuté... »

1833. — « Chère maman. Je ne sais par exemple comment m'expliquer l'alarme que vous prenez tout à coup au sujet de mes sentiments de chrétien. Il faut que nos idées soient bien opposées, car je ne vois pas quel rapport il y a entre ce sujet et ma vocation d'artiste. Comment un apprenti artiste ne peut-il pas être aussi bon chrétien qu'un apprenti notaire ?



« Il faut que vous n'ayez pas pensé à cela, ou bien je n'y comprends plus rien. Il faut donc que je vous dise dans toutes mes lettres, pour vous tirer d'alarme, toutes les fois que je suis allé à confesse, etc. J'aurais cru que ça finissait par devenir presque puéril et qu'il valait mieux, à mesure que l'âge et les idées croissaient en moi, vous parler de choses plus neuves. Vous savez bien, et je vous l'ai dit certainement dans mes lettres, que mes idées sur la morale et la religion sont et seront toujours les mêmes, que je suis et serai toujours chrétien ; qu'importe maintenant que j'aille tant de fois l'année à confesse, que je fasse telle et telle pratique ; est-ce un mérite ? Les solitaires ne se confessaient ni ne communiaient; moi qui fais cela de plus qu'eux, je n'en ai pas moins infiniment moins de mérite ; eux, ils priaient, ils travaillaient, ils aimaient. Voilà la vie d'un chrétien; c'est tout ce que je désire et tâche de faire. Cependant, si ça peut vous faire plaisir, je vous dirai donc que j'arrive à l'instant même d'une procession de la

Fête-Dieu à deux lieues de Paris. J'y suis allé pour l'exemple, mais, puisque j'ai fait profession de vous parler franchement, je vous dirai que j'aurais tout autant aimé aller ailleurs. Je ne vois là aucun mérite, ça ne vaut certainement pas le verre d'eau de l'Evangile. Au sortir de là, je suis monté dans les bois, sur de petites collines. Il faisait un temps superbe. J'ai dessiné une petite vue et j'ai passé une soirée délicieuse à contempler les beaux lointains des horizons de Paris. J'ai joui en pensant qu'un jour toutes ces beautés du monde physique pourraient se rendre sous mon pinceau ; mais, je suis sorti d'un doux rêve en pensant qu'il pouvait ne pas en être ainsi, et que l'on pouvait me forcer à descendre de cette hauteur où je m'étais placé, dans une chambre de vieilles paperasses griffonnées et qu'il faudrait aussi griffonner à tant la feuille, chercher à tromper et n'être pas trompé, etc...

« 2° Seconde objection. Vous me parlez de gloire, d'ambition.



Je vous ai dit déjà que je n'en avais pas plus que quand je pensais devenir modeste notaire. Elle viendra si elle veut, je m'en fiche ; ce n'est pas ce que j'attends, je la compte pour rien dans mon bonheur ; aussi n'en parlons plus. Ce peut être pour d'autres un encouragement, ce n'est rien pour moi.

« Ensuite continuons. Je crois que là, vous vous êtes trompée de mot, vous dites : comment se fait-il que toi, aimant à te replier sur toi-même pour y trouver le bonheur et le calme que donne la *vertu*, etc. Je vous demande un peu si décidément vous voulez faire des damnés de tous les artistes. Ils ne peuvent donc pas avoir comme les autres le calme et le bonheur que donne la vertu ? Si vous me prouvez cela, c'est décidé, je n'en veux point.

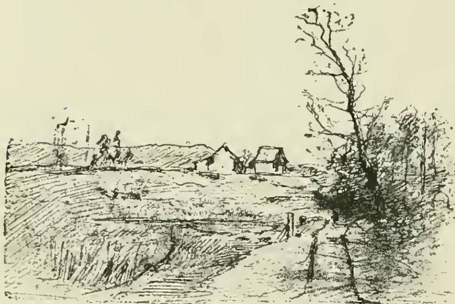
« 3° Autre chose que je ne comprends pas non plus. Vous me dites que je place une grande partie du bonheur de l'homme dans le doux lien des affections de famille. Oui, plus que jamais c'est vrai, et je dirai toujours : aimer ou mourir. Eh bien ! voyons la conclusion ; ce serait donc que les artistes n'ont pas de famille, qu'ils ne peuvent pas chercher et prendre femme quand ça leur plaît aussi bien qu'un notaire. Je m'y perds encore une fois. Si vous me prouvez cela, c'est décidé, je n'en veux point. D'un autre côté, est-ce que je n'ai pas autant qu'un notaire la famille paternelle, et mieux peut-être encore ; car je peux m'établir à Lyon, où

je serai bien plus près de vous qu'en un petit endroit où j'aurais pris un notariat — et d'ici là, n'aurai-je pas des vacances aussi longues que vous le voudrez, tout comme si j'achevais mon droit.

« Mon jugement est prononcé déjà. Comment balancer entre le ciel et l'enfer, et quand même le catholicisme serait absurde, je verrais toujours au moins d'un côté le règne de l'esprit sur la matière et de l'autre celui des passions sur l'esprit. Belle et sublime erreur si c'en est une... »

Paris, 20 février 1833. — « A Lyon, mon baccalauréat me tourmentait, je n'étais pas si libre; ici, mon examen ne me fait pas tant peur, parce que je n'ai que cela à songer et que j'ai tout le temps qu'il me faut...

« Je vais voir M. Fauvette, c'est un bien bon homme de l'ancien temps, plein de zèle, mais qui ne fait courir personne à ses sermons....



« Dans notre hôtel, nous sommes quelquefois réveillés par les cris, les vociférations d'une troupe de jeunes gens qui rentrent à 6 ou 7 heures du matin d'un bal masqué. Rentrés, ils se mettent au balcon et d... dans la rue, chantent, boivent, crient, font toutes sortes d'abominations. Ça fait grandement pitié — c'est du bon ton parmi eux de se soûler à n'en pouvoir plus. — Je vous assure qu'il faut le voir pour le croire; et c'est presque général. Voilà la vie des jeunes gens de Paris. Que ces gens-là sont à plaindre de ne connaître que ces joies et ces plaisirs et de ne pouvoir en goûter d'autres. Les nôtres sont mille fois plus doux et ne nous exposent pas à ne rien trouver de beau ni de bon quand ce premier temps de la folie sera passé. Oh! ces gens-là ne s'y connaissent pas, même en volupté. La nôtre est continuelle, la leur dure peu de temps et le vide, la mort et le doute lui survivent. Non, je ne voudrais pas rester a Paris, c'est bon pour un moment. J'ai vu ce qu'il en était et je vivrai plus content dans la retraite que je me prépare en voyant qu'ils ne sont pas heureux, quoi qu'ils en disent... »

Paris, le 1er avril 1835. — « Chers parents. J'apprends tous les jours quelque chose du monde et je m'affermis dans mes goûts que le monde n'a pu changer. La vie que je mène, toute de réflexion et de morale, est très favorable à cela, j'observe et me forme des idées plus fixes et plus nettes. Il manque cependant quelque chose à cette vie pour compléter la leçon, mais ça viendra toujours assez tôt : c'est le malheur. Dans quelques années peut-être les couleurs s'obscurciront, mais j'espère toujours et je ne serai jamais bien malheureux tant que je garderai l'amour de Dieu.

« Ah! ça, je voulais vous dire que je vais maintenant tous les jours dans une véritable prison, depuis 6 heures du matin jusqu'à 7 heures et demie; n'en sort pas qui veut. Je ne sais ce que vous allez dire de ma conduite; mais, pour que vous ne pensiez pas que j'ai fait de grosses sottises, je vais tout expliquer. D'abord il faut croire que si je vais là c'est que je le veux bien et que les gendarmes ne viennent pas me chercher. Pourquoi faire, maintenant? Pour instruire de pauvres enfants qui sont là, tantôt par leur faute, tantôt par celle de leurs parents, quand ceux-ci veulent se débarrasser de leur entretien pour quelques mois. Je leur apprends ce que je peux dans le court espace d'une heure et demie par jour: à lire, à écrire, à faire de l'arithmétique ou un peu de géométrie. J'ai environ une douzaine d'élèves, tantôt plus, tantôt moins. Il y en a qui sont bien bons et bien doux et qui ne méritent peut-être pas la perte de la liberté. Je tâche de les traiter aussi bien que possible pour faire diversion aux mauvais traitements qu'ils reçoivent dans la prison: je les aime bien, surtout les plus jeunes. J'aime naturellement beaucoup les petits enfants, mais ceux-là ont plus besoin d'être aimés que les autres, puisque leurs parents même les rejettent.



« Voilà pourquoi je vais en prison; j'y vais pour l'amour de mon Dieu et de mon prochain et avec un certain goût et un certain plaisir parce que je crois que je me suis fait aimer de quelques-unes de ces pauvres créatures... »

Royat (sans date). — « J'établis mon principal domicile à Royat, chez la mère Gagnevin, qui depuis 23 ans a la pratique des artistes. De là, j'irai quelquefois passer 8 ou 15 jours plus haut, dans la montagne. La mère Gagnevin fait payer la chambre et la nourriture 3 fr. 50 par jour, c'est au moins 50 centimes de plus que je ne pensais; mais ce qui me décide irrévocablement à rester chez elle, c'est une bonne fortune à laquelle je ne m'attendais pas: elle a dans ce moment un artiste de mérite, un des trois plus grands talents à mon avis et qui avec cela est le meilleur enfant de tous, qui pourra me donner de bons conseils et que je verrai travailler; c'est un nommé Corot. Voici un mois qu'il est ici. Il y est encore pour plus d'un mois. Je suis enchanté de l'aventure. C'est l'homme que j'aurais le plus désiré rencontrer. Un autre m'ennuierait.



« Quant au pays, il a entièrement répondu à mon attente. C'est le plus beau que j'aie vu encore. Si le temps est passable, tout ira bien... »

Bourgoin, 6 août 1836. — « Je crois que de tout cela, je suis en droit de conclure que je suis dès à présent apprenti artiste. J'en suis à moitié heureux. Je ne sais ce que sera ma vie, mais elle se présente à moi bien belle et complètement dans mes goûts; ce genre d'état les réunit tous. Aussi, il est de ces moments où j'éprouve de grandes joies; le soir surtout, au coucher du soleil, qui a toujours été le moment du jour où je me trouve le mieux. Quand je suis dans la campagne, les yeux errants sur l'horizon et les montagnes des Alpes, abîmé dans ces douces méditations du soir, je sens parfois venir au bord de ma paupière une larme de bonheur; et cependant, remarquez que ce bonheur n'est que de l'espérance, et le bien lui-même doit être plus que l'espoir du bien. Si je suis heureux de la sorte, pensez à ce que sera la réalité. Que ne puis-je déverser un peu de la joie que j'éprouve alors dans votre vie que vous me dites si triste!

« Serait-ce donc vrai ce que les vieillards et les gens mûrs

disent ? Que ce n'est qu'un peu de sang jeune qui fait tout cela, que l'on se trompe en voyant le bonheur dans telle ou telle chose ou telle personne, qu'il n'est que dans ce que soi-même on leur prête ; de sorte que quand le cœur a moins de richesse à donner, cette chose et cette personne sera pauvre, mais vous avez aussi votre grande consolation, vous, c'est le Consolateur des affligés, nous le prions de vous consoler... »

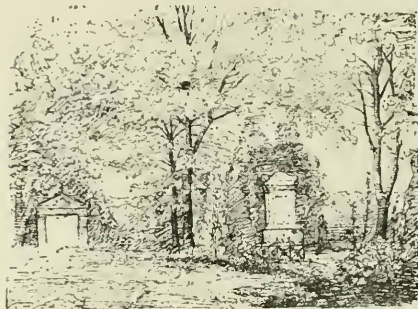
Rome, 24 septembre 1840. — « Chers parents. J'ai passé le temps depuis mon arrivée à parcourir la ville et la campagne. J'ai trouvé que l'endroit le plus remarquable était au midi. Il y a aussi de quoi travailler au nord. Des deux autres côtés il faut aller trop loin et traverser un très grand espace couvert de vignes. Dans la ville il n'y a de logements garnis qu'au midi, de sorte que j'ai été forcé d'y rester. L'enceinte des murailles est je crois plus grande que celle de Paris, mais il n'y a guère que le quart de la ville qui soit habité A l'ouest et surtout au midi, ce sont des vignes, des jardins semés de ruines immenses, de quelques églises, quelques couvents, mais presque pas de maisons. On serait assassiné au milieu de la ville comme dans un bois. Enfin aujourd'hui, après beaucoup de peine, j'ai arrêté une petite chambre au bord du Tibre, avec la vue du soleil couchant, ce à quoi je tenais beaucoup et ce qui en rendait la recherche difficile ; quoiqu'on dise que Rome soit bâtie sur sept collines, je ne vois pas de grands mouvements de terrain, et exceptés quelques palais et villas, la partie habitée de la ville est à peu près en plaine.



« Je devrais reprendre à Marseille le résumé historique de mon voyage si je ne sentais pas le besoin de vous exprimer l'indignation que m'ont inspirée les Italiens et l'admiration des ouvrages de leurs ancêtres. Je ne m'attendais pas à ce que ces deux sentiments fussent aussi forts — ce que j'ai senti, ce que je dis, ne peut

être un jugement, parce que je connais encore trop peu tout cela, mais la première impression a toujours un côté vrai — j'ai à peine des expressions pour l'un et l'autre.

« Depuis Civita-Vecchia jusqu'ici nous avons fait (j'ai trouvé en route deux artistes avec qui j'ai fait bande) une étude de mœurs



dont nous n'avons pas encore vu le bon côté : partout la fourberie, la mauvaise foi la plus insigne, le désordre dans l'administration. On vole, on trompe, on demande l'aumône sans rougir, de l'air du monde le plus naturel, comme une chose que l'on fait depuis le soir jusqu'au matin; on s'étonne, je crois, de l'étonnement que nous inspire une semblable conduite.

« Mardi je suis sorti de Rome par une grande route où l'on voit souvent le pavé antique. J'ai marché une heure sans rencontrer



d'autre personne qu'un moine qui disait son bréviaire ; cependant il y a souvent des maisons, mais elles sont abandonnées quoiqu'elles soient bâties depuis moins de trente ans. Ce qui porte au suprême degré la beauté et la tristesse de ce lieu, ce sont les tombeaux antiques ruinés qui bordent la route à droite et à gauche; les ruines immenses des premiers temps de la République; d'immenses files d'aqueducs qui se déroulent dans la plaine à perte de vue. C'est le paysage qui m'a fait le plus d'impression ; c'est là que je voulais fixer ma demeure, mais c'est impossible dans la campagne ou vers la porte qui est de ce côté, car mon logement est à deux heures de là. Cependant

j'irai y passer des journées quand le temps sera sûr. Je ne vous parlerai pas des monuments, ce serait à n'en pas finir; le peu que j'ai parcouru m'a fait beaucoup plus d'impression que je ne le croyais, parce que la plupart de ceux de Paris m'avaient laissé froid.



Je croyais que je n'étais pas fait pour sentir l'architecture à ce degré-là... »

Rome, 10 décembre 1840. — « Je ne néglige pas tous les huit jours de faire une partie de chasse, ce qui me sert à la fois pour la santé du corps et de l'esprit et pour la peinture même, car je parcours du pays et fais des observations. Je suis un peu plus content de moi quand je vois quelques artistes d'un certain talent me faire des compliments (qui sont sincères, j'en suis certain), sur mon beau sentiment de couleur. L'un d'eux m'a dit : « Quand on



fait comme cela, on est sauvé ». et il allait jusqu'à me mettre en ligne avec un des premiers artistes de Paris, avec lequel j'ai quelques rapports. Je suis persuadé qu'il n'avait pas raison en cela, mais qu'il le pensait comme il le disait. Il ne voudrait pas que je retourne à Paris, mais que je n'aie pour maîtres que la nature et l'Italie.

« Il se trompe encore. car un maître ne m'ôtera pas les qualités que la nature et l'observation m'ont données et, en une année, il pourra m'apprendre des choses qu'une longue expérience seule ne pourrait m'apprendre si j'étais toujours isolé... »

9 septembre 1841. — « Du couvent de Haudielle. Je suis toujours au couvent, mais j'en pars dans deux ou trois jours pour aller à Subiaco. Avant je passerai deux ou trois jours à la chasse dans

les hautes montagnes, pour me consoler des rigueurs de la peinture, dont j'ai la tête pleine. Je ne suis pas content de mon travail de la campagne. je sais qu'il y a de bonnes qualités de couleur et de sentiment, mais c'est incomplet. Il y manque ce que les dispositions naturelles ne donnent pas, ce qu'un imbécile peut apprendre avec quelques années du travail de l'atelier. Je me repens de plus en plus de n'avoir pas été rapin, c'est-à-dire écolier pendant plusieurs années avant de commencer à produire des choses sérieuses; en un mot, apprendre les mots avant de vouloir parler, et puisqu'un maître est nécessaire, je vois avec peine la nécessité où je peux être de retourner à Paris... »



Une période de trente et un ans s'écoule entre l'époque où les lettres précédentes ont été écrites à sa mère et celle à partir de laquelle les suivantes ont été adressées à l'un de ses amis qui les a recueillies et en a extrait des fragments.

Ainsi que nous l'avons dit, Ravier avait vécu pendant trente et un ans à Lyon, Crémieu et Morestel.

FRAGMENTS DE LETTRES ÉCRITES PAR RAVIER DE 1872 A 1894 ET RECUEILLIES PAR UN DE SES AMIS

« Venez, nous verrons toujours un beau pays, et sous ce rapport nous ne risquerons pas d'être bredouilles.

« Je ne retiens pour moi personnellement qu'une faible partie de vos éloges. permettez-moi d'en laisser la plus grande partie à cette précieuse jeunesse qui peut remplacer tous les biens quand elle est enthousiaste. comme paraît être la vôtre. Conservez longtemps cet enthousiasme, c'est l'équivalent de la poésie, c'est la vraie vie, et je suis heureux de voir que quoi qu'on dise de notre siècle positif. il est encore des natures qui me rappellent mon jeune temps, où presque tous les jeunes étaient jeunes.

« Pour moi je n'ai que le mérite de la recherche sincère vers un idéal que j'entrevois; j'ai amassé des notes et des documents; mais le grand ouvrage !!!... J'en ai peur, la mort sera là avant. »

« Vous voyez que je prends une grande feuille de papier sans trop savoir ce qu'il en arrivera; c'est que j'ai l'intention, usant du privilège de l'âge (triste privilège) et de l'amitié, de commencer par un petit sermon. Un artiste à Crémieu me disait un jour : Je suis venu prendre des leçons d'art et vous me donnez par dessus le marché des leçons de conduite, et ce n'était pourtant qu'un de ces amis à la douzaine. Je suis donc dans mon droit. Ainsi, soyons plus tolérants. Je crois que catholique, vous auriez *escopeté* les huguenots autour de Charles IX... S'il y a une vérité absolue en religion, il n'y en a pas en art, mais seulement des principes généraux. Il n'y a là que des vérités relatives : si l'art est un, il a des milliers de faces, comme une grande maison qui est bien une seule maison, mais qui a des milliers de fenêtres. Pourquoi vouloir que votre voisin qui a sa chambre regarde par votre fenêtre : c'est de l'intolérance. Or, la tolérance est un de ces rares progrès que le temps nous a légués. Et puis, il faut être juste, c'est un devoir strict. Un homme qui ne pense pas comme vous d'abord peut avoir raison dans un sujet qui n'a rien d'absolu; eût-il tort, vous n'avez à lui demander qu'une chose : la bonne foi, et s'il est de bonne foi, respectez son idée si vous ne l'adoptez pas. S'il n'est pas de bonne foi, le planter là et le plaindre. Pour mon compte, je ne veux pas être défendu. A supposer même que mon œuvre en vaille la peine, elle doit se défendre toute seule. Ce que l'on dira en bien ou en mal n'y ajoutera ou n'en sortira rien. Si je suis un voyant, je trouverai toujours des esprits qui regarderont par ma fenêtre : c'est tout ce qu'on peut demander et personne n'a conquis l'universalité des suffrages. En tout cas, tout apostolat (grand mot pour petite chose) doit se faire par l'exemple



et la persuasion et non avec le sabre de Mahomet, quoique Mahomet ait réussi. Donc, pas de zèle, reportez votre ardeur sur des choses qui en valent la peine... Ne vous inquiétez pas de X... ; qu'il prenne ou non mes études, je n'y tiens guère, trouvant cela trop peu important pour poser devant la postérité.

« Dans le désir de m'être utile, vous me proposez de faire voir mes machines à votre ami de la *Gazette des Beaux-Arts*. Je crois que Charles Blanc qui en est, m'a-t-on dit, le directeur, en a vu chez Hector Allemand deux ou trois et en a dit beaucoup de bien, presque ce que vous en dites (il s'agit d'aquarelles).

« Voilà mon opinion là-dessus : Je ne désire pas être lancé, je me contente amplement du succès intime que les artistes m'ont fait dans une proportion plus grande que je ne crois en conscience le mériter ; ceci dit sans fausse modestie, parce que un artiste complet est non seulement un voyant, mais un exécutant.



« Je n'ai pas fait de grand ouvrage, je ne sais pas si j'en ferai ; or, c'est le grand qui sert de passeport au petit. Si Corot n'avait pas fait ses grands tableaux, ses petits seraient moins recherchés. Si je fais des ouvrages recommandables je leur dirai : A la garde de Dieu, allez ! mais sans jamais, au grand jamais, tant que j'aurai du pain sur la planche, employer des moyens factices qui ne soient pas du domaine de l'art.

« Faire voir ces machines à un dilettante, c'est bien, c'est avouable, mais voilà tout ; ne rien demander ou demander que, si plus tard, j'ai une chose qui en vaille la peine, on dise purement et simplement son opinion. Je sais que je suis un vrai libertin en art, rien que cela, et à ce titre je ne mérite pas tant d'égards. Il est vrai que la morale n'a pas pour cela à se voiler la face — je ne suis libertin qu'avec la nature — je ne suis pas l'honnête et laborieux bourgeois qui, ayant fondé une maison riche et connue, établit honorablement ses enfants dans le monde, non ! Don Juan inoffensif et d'un nouveau genre, je remplis mon carnet de motifs qui me plaisent, et plus heureux que Don Juan, j'en ai plus de mille et trois. Si je n'inscris ni Zerline ni Elvire, c'est un blond matin ou un soir brun. Pour moi il y a des baisers dans

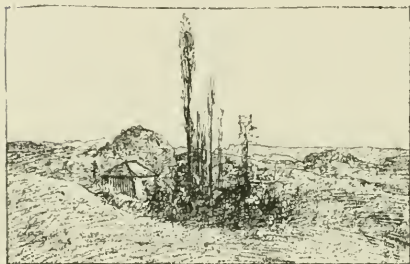


DESSIN DE RAVIER — BORDS DE RIVIÈRE, A PONCINS (LOIRE)

l'air, il y a des nymphes et des faunes antiques l'été, par certains vents, sur la mousse, au bord des eaux ou dans les bois, même à cette heure de midi où erre ce démon dont l'Ecriture dit de se méfier; mais surtout, il y a les ineffables tendresses du soir, choses intraduisibles par la parole, vaguement indiquées par la couleur et la forme et qui nous charment comme une musique dont il est impossible de rendre exactement les sons.

« Je suis un artiste inachevé, vous prêcherez plus tard. Il est des choses que vous pouvez faire voir, mais cachez les autres... »

« Votre lettre m'a fait plaisir non par les éloges dont on me gratifie et que je n'accepte pas, mais parce que je vois que sans les chercher je rencontre de ferventes sympathies par ci par là; une de ces âmes, sœur de la mienne, qui poursuivent aussi leur rêve d'infini (tiens! un alexandrin), sera toujours la bienvenue chez moi. Je dis, votre lettre m'a fait plaisir et peur aussi, je vais vous confesser mes faiblesses. Je ne sais si cette affreuse chose, qu'on appelle la queue de morue, ne va pas me donner des cauchemars. Vous ne sauriez croire combien cet appendice que Dieu n'avait fait que pour les terre-neuve ou les oies (si l'homme n'était pas si bête), m'inspire de répugnance. Je croyais en avoir fini avec lui, lorsqu'à la noce de mon beau-frère j'avais été décommander à la Belle Jardinière cette enveloppe que je remplaçai par des habits de chasse. Toute une histoire qui vous fera rire. Quoi qu'il en soit, je me disais : bon ! à présent, mon futur habit sera fait de chêne et de sapin. Et vlan ! j'aperçois cette horreur à l'horizon.



« Autre chose plus terrible encore : je crains de passer à vos yeux pour un organisé plus ou moins entaché de genre; je crains de poser, car personne plus que moi ne comprend le peu que nous valons et le peu que nous sommes (tiens ! un autre alexandrin, il faut surveiller sa plume). Si j'étais Victor Hugo, ou seulement roi, je voyagerais toujours incognito et en paletot. Il ne faut pas plus s'enorgueillir des choses de l'esprit que des dons de la beauté; c'est don de la nature et non mérite. Pour moi ce n'est pas Victor Hugo, ce ne sont



CROQUIS DE RAVIER PRIS A PONCINS (LOIRE)

pas et encore moins les César et les Napoléon qui sont grands, c'est mon admirable Livingstone qui vient de mourir à la peine ! C'est un humble missionnaire belge qui vient de s'enfermer dans une petite île des Sandwich, toute et exclusivement peuplée de lépreux, pour les soigner et les instruire jusqu'à sa mort. Voilà mes grands hommes et je, et nous, nous n'arrivons pas à la cheville de ces pauvres; et je n'ai d'admiration que pour eux. Aussi, mon ami, si je dois poser tant soit peu, je veux être parrain par procuration, ce qui ne m'empêchera pas d'aller vous voir, mais à la campagne, sans réception et avec mes seuls outils : un crayon, un pinceau, un fusil.

« Vous m'avez demandé, je crois plusieurs fois, ce qu'il fallait faire par rapport à la peinture. Je ne puis parler qu'en général, ne connaissant pas assez les détails de votre position. Pour moi, je ne suis pas en dehors de l'opinion quasi générale; je crois que pour faire de la peinture, il faut être au-dessus du besoin si surtout on a une famille.... Je ne parle pas du choix qui sera ce que l'organisation dictera. Ne pas tant vous préoccuper de la couleur, mais plutôt de la charpente qui doit la porter. Regarder plutôt les vieux maîtres que la mode changeante et parfois stupide. Notre époque a du bon sans doute, mais la crème des siècles vaut encore mieux. Tâcher de rester soi, ne se laisser impressionner par personne. Pour moi, je ne dis pas que je ne puisse être de quelque utilité pour celui qui sait, et peut-être encore au point de vue philosophique et doctrinal ; mais il faut prendre garde à la patte et à la griffe, et rester soi.



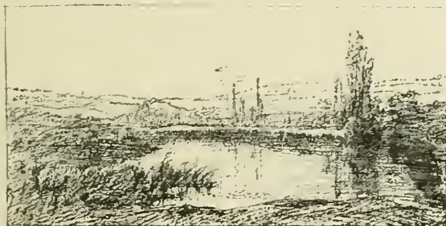
« Adieu mon ami, je retourne m'enivrer de mon atmosphère et chercher dans mes nuages l'harmonie, la paix, l'amour qui ne sont pas parmi les hommes, ni même, hélas ! parmi les femmes. »

« Faire de la peinture quand on le peut et qu'on a le goût, rien de mieux, et le bourgeois me fait trop pitié pour que je puisse déconseiller à personne de l'abandonner dans son bourbier. Mais hélas ! ça me fait peur pour vous et je prends la plume pour vous conseiller de ne pas vous presser et de bien mûrir vos projets. Il faut, pour cela, avoir de 80 à 100.000 francs de trop. Je ne vous

dirai pas : profitez de mon expérience, car je n'ai jamais voulu me mettre dans cette glue, quoique mon père m'y ait toujours engagé.

..... A propos de bâtisse, je dirai : profitez de l'expérience des autres; or, de tous ceux qui se sont laissés entraîner là, je n'en connais guère qui ne s'en repentent pas. Avec l'argent que j'ai dépensé en bâtissant une maison, on a une maison et un domaine par-dessus le marché. Jugez ce que pèseraient mes 16 000 francs s'il me fallait faire la maison que j'ai. Eh bien! je connais des gens qui ont beaucoup mieux pour rien; seulement il faut savoir attendre et chercher.....

« Moi je travaille plus que jamais, je suis quelquefois enragé, je poursuis mon filon. J'indique peut-être la peinture de l'avenir que les jeunes découvriront. Oh! combien je comprends le Titien disant à 90 ans : *Je crois que je commence à comprendre quelque chose.* Il me semble aussi que je commence à comprendre, mais l'œuvre est immense et le temps est court.



« Je viens de recevoir une lettre de Fontanesi. Il m'annonce son départ pour le Japon. Envoyé par l'Italie sur la demande du Japon pour aller initier les naturels de l'endroit aux mystères de l'art ; 15 ou 20 mille francs de traitement, aller et retour payés, logé, etc., etc.

« Il n'y va du reste que pour ramasser quelques milliers de dollars et revenir faire de la peinture à sa guise en se moquant du bourgeois. »

« Je suis bien aise de voir que malgré les qualités de votre étude, vous n'en êtes pas content. Soyez sûr qu'elle vaut bien mieux que les autres, on me l'aurait donnée pour du X. que je l'aurais cru. Or X., s'il n'a pas le souffle poétique, a bien ses qualités ; du reste, il est de l'Institut; mais il faut à cela, outre le vêtement, un esprit qui pense ou un cœur qui bat. Il y a là je ne sais quoi à mettre et qui ne vient qu'après la connaissance intime de la nature ; quand vous serez retiré dans votre donjon, vous pourrez vous donner tout à elle. Le ton du ciel est plat, il ne vibre pas. Par conséquent, pas d'enveloppe et d'atmosphère, mais votre dessin devient suffisant maintenant pour faire palpiter la toile.

« Continuons à épargner le bourgeois candide qui comprend

la peinture à sa façon. Il est plus malheureux que coupable. Réservons notre haine et même notre mépris pour ceux qui sont de mauvaise foi, et surtout pour les charlatans politiciens ou autres qui n'ont de souci que pour duper la pauvre espèce humaine. »

« Je continue à suivre ma folie. Nous avons eu deux ou trois jours de vent du midi qui ont exaspéré ma palette. Je veux vivre quelques jours là-dessus et prendre des notes, pendant que c'est encore un peu frais. Pendant l'hiver par exemple, si je savais où trouver de ces ciels, j'y partirais, fût-ce en Italie ou en Corse, si mon intérieur n'en souffrait pas trop. Tout est dans le ciel. Les nuages et l'atmosphère me grisent toujours de nouveau : c'est l'inépuisable, c'est l'infini. Il est des jours, je crois, où personne n'a vu ce que je vois, et senti ce que je sens, mais je ne sais pas me cantonner et faire une fin. Je suis comme un amoureux inépuisable, et la vie va manquer bientôt. Et, en attendant la fin, mille nécessités de famille, d'affaires me rognent le temps...

« Et pour ébaucher l'œuvre immense, il faudrait être jeune et libre. Que je suis peu en comparaison de ce que je sens.

« Je m'aperçois que je ne vous parle que de moi. Je crois par exemple que ce n'est qu'à vous, et qu'avec les autres je ne suis pas si bête. Vous m'excuserez j'espère ; c'est parce que vous êtes *mon ami*. »

« Je compte bien aller à Lyon voir l'Exposition. Je vous écrirai dans ce cas un jour ou deux d'avance pour que nous puissions nous rencontrer. Voilà huit mois que je n'ai vu ma patrie et il paraît que je ne suis pas un cœur bien né, car je n'y vais jamais qu'à mon corps défendant...

« Je ne suis pas mécontent de l'expérience faite avec les couleurs de Windsor et Newton, c'est pourquoi j'en ai fait demander à Monneret qui n'en a pas. Il a ajouté *(le marchand !)* qu'il était difficile d'en avoir, qu'il n'y avait qu'un correspondant à Paris dont il ne m'a pas du reste donné le nom. Et... quand vous irez à Paris, vous me le déterrerez. Je pense à Windsor et Newton, ça me fera peut-être faire moins gris ? En attendant, je fais comme



DESSIN DE RAVIER PRIS A PONCINS (LOIRE)

je peux, mais à vous dire vrai, je crois n'avoir de préoccupation ni du gris, ni du culotté. Il y a de tout, suivant l'effet que je vois. Voilà mon opinion là-dessus... En France surtout, il y a des modes, des toquades qui vont et qui viennent. Pour le moment, Corot a mis le gris à la mode, et il est bien possible que le gris soit plus demandé. Pour moi, hors la question de vente, c'est très secondaire ; l'essentiel, c'est que ce soit dessiné, harmonisé, transparent et le reste... J'aimerais sans doute toujours mieux une peinture grise harmonieuse et transparente qu'une peinture montée de ton, mais lourde. Le défaut dans ce cas, n'est pas dans le monté du ton, mais dans le manque de transparence et de tenue. Il y a des Titien, des Rembrandt très montés, certainement pas gris, mais toujours transparents. Ceux-là sont au-dessus des modes, mais plairont je crois moins à tout le monde. J'ai vu vendre des Huysmans de Malines 250 francs. Un Boucher se serait peut-être vendu 20.000. Le premier fait rêver, le second fait... Pour moi je n'ai qu'une préoccupation : la sincérité, l'expression de la scène du moment ressentie par mes nerfs du moment. Je suis rarement gai et mes impressions s'en ressentent ; le soir me plait mieux que le matin.



Beaucoup de mes choses de Rome sont plus grises, mais cela me désespérait et je voyais bien que j'étais en dessous, c'était faiblesse de ne pouvoir pousser plus loin et c'était beaucoup plus facile. Sans doute, en poussant mes aquarelles, je tombe quelquefois dans le lourd. Celles-là, je n'en veux pas, il faut les laver, les éponger, les gratter, c'est un effort qui n'a pas réussi, mais c'est un effort, et il serait bien plus commode et plus facile de ne pas l'avoir tenté. Je tente tout parce que j'ai la soif de l'inconnu, la folie de la recherche, mais c'est là ma valeur ; c'est imparfait, mais ce n'est pas lieu commun. Que voulez-vous *(gendarme !)* on n'est pas parfait... Et puis en toute chose je vois le suffrage universel ; les hommes politiques qui me vont le mieux sont ceux qui méprisent la popularité... Si seulement je pouvais être content de moi, il en viendrait bien d'autres. En attendant, je travaille beaucoup et ça plait beaucoup à quelques-uns, mais pas à mon marchand de vin dont je vous raconterai l'histoire à propos de votre étude, ce qui prouvera que la vertu n'est pas toujours récompensée. »



CROQUIS DE RAVIER PRIS A PONCINS (LOIRE)

« Je vous ai dit : Je vous regrette, j'irai vous voir si Dieu me prête vie, mais je n'ai pas pris d'engagement à jour fixe, vous n'y perdrez rien. J'ai pris une bien plus grande habitude du dessin et je viendrai peut-être à faire le pochon d'aquarelle sur nature avec une couleur résistante, gris je veux bien, mais fade, oh non ! jamais ! le fade est comme le tiède qui est rejeté ; le gris est tendre et peut être de bon ton, mais le résistant est tendre et passionné.

« Adieu, mon cher ami. Respectueux et bon souvenir à mon épouse spirituelle. Travaille-t-elle toujours ? »

« J'irai chez vous, mais par exemple si j'y vais, entendez-vous avec le bon Dieu pour qu'il nous procure un autre temps ; ça ne lui coûterait pas davantage puisqu'il n'a pas plu à Morestel tout le temps de mon absence.



« Et puis surtout, achetez une casserole ! Voyez-vous, les perdrix à la poële, c'est la première fois de ma vie que j'entends parler de ça ! Un peu plus nous les ferions frire comme des poissons, si toutefois il y avait de l'huile.

« Je vous rappelle que le joli petit Baron qui contient la silhouette de votre femme et la trompette du bébé doit descendre en pleine lumière, être accroché plus près de la fenêtre que moi. J'ai presque peur pour moi dont vous êtes si passionné ! Un jour ou l'autre je serai au grenier. »

« Je ne sais ce que vous devenez, voyez-vous poindre l'horizon de la liberté, avez-vous acheté une casserole et reste-t-il quelques lièvres ? Pour moi, je n'ai pas chassé du tout, je suis sorti deux fois en tout et très tard. J'ai tué 3 bécasses ; autrefois je ne me contentais pas de 50. Pour la première fois de ma vie j'en achète. Si j'avais du respect humain j'en rougirais ; mais point, sans vergogne, quoi !

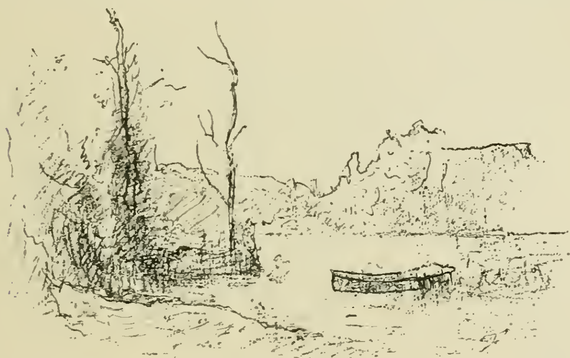
« J'ai toujours cette malheureuse aquarelle au bonhomme

encore à exécuter. Décidément je ne ferai jamais rien sur commande. Je ne sais que vagabonder comme un papillon.

« Dites-moi toujours jusqu'à quelle époque vous serez à P... et à quand l'ouverture. Quelquefois je pourrais m'esquiver. Je ne suis pas assez sauvage pour ne pas être enchanté de faire d'honorables connaissances, artistisques surtout.

« Je travaille mais comme un fantaisiste; le panneau est toujours à son état primitif, il faut que l'amour vienne ; le bonhomme de l'aquarelle est encore à faire. Je veux un renseignement sur nature et puis je ne suis pas fort là-dessus. Faudra-t-il vous l'envoyer ou puis-je vous attendre ?

« Je voudrais faire de vous un philosophe : Voyons, ne restons pas dans l'ornière des artistes vulgaires, visons à l'ambition du



bien seulement. A quoi servirait ce beau privilège de l'indépendance qui nous permet, grâce à Dieu, de ne pas faire de l'Art une bataille pour le pain, sinon à nous élever dans une sphère de sérénité, de calme et aussi de justice ? S'il y avait contre moi passion dans le dénigrement puisque vous mettez la passion dans l'éloge, c'est la réaction, loi naturelle et générale. Pour moi, je ne me sens pas d'ennemis et j'ai la même bienveillance pour tous les gens de bonne foi. S'ils ne comprennent pas, qu'importe ? Ils comprendront peut-être plus tard. J'ai bien mis vingt ans à comprendre. Ils ne sont peut-être pas plus bêtes que moi. Ils ont actuellement l'esprit tourné d'un autre côté. Et puis, mon bon ami, qu'est-ce que cela fait ? L'Art est comme le Bien, il porte sa récompense en soi ; on est heureux d'avoir sincèrement cherché, et les dires des hommes y ajoutent peu. Si j'avais des ennemis de parti pris, ce ne serait pas pour les confondre que je voudrais devenir grand, mais plutôt

pour la satisfaction de mes amis. J'ai bien vu les artistes, je les trouve presque tous bons, meilleurs à mon sens que les autres. Là je ne crois pas au mal, et s'il y en a qui ont perdu plus ou moins leur dignité, il faut se mettre à leur place ; et si c'est une question de pain, ne pas plus leur jeter la pierre qu'à la femme adultère... et bien moins encore. »

« Je n'ai ni le bon goût ni l'esprit des Parisiens ; je ne puis offrir à mes hôtes que la bonne volonté, la bonne foi d'un homme sincère, mais un peu morose et misanthrope, aimant plus à rêver qu'à rire, avare de son temps pour le donner plutôt à la nature et au travail qu'à la charge et aux divertissements ; mais je crois que vous devez être un peu comme moi ; donc, nous ne nous gênerons pas réciproquement et vous pourrez, si vous croyez que cela puisse vous être utile, profiter, avec vos compagnons, de mes bavardages et de mes cartons.





« Par ces chaleurs, je n'ai rien fait que lire. Le meilleur des historiens pour moi, c'est M. de Broglie. Le meilleur des rois est Marie-Thérèse, mais quelle exception, cette femme homme !

« Vous avez oublié une étude dans votre chambre, la meilleure sans contredit que j'aie vue de vous. Je l'encadre et la garde jusqu'à votre retour à moins que vous n'en ayez besoin à présent, auquel cas vous écririez de vous la renvoyer. En attendant, mise à côté des

miennes dans le salon, elle leur fera certainement tort dans l'esprit de quelques-uns.

« Mais chacun sent sa voie ; pour moi, c'est la folie ; heureusement que c'est pour mon plaisir et non pour mon tourment... Donc, j'ai plaisir, malgré la voie toute différente, de vous faire un compliment ce qui, hélas, vous avez dû vous en apercevoir comme bien d'autres, m'arrive rarement. Vous pouvez continuer comme cela, commençons par le nécessaire ; c'est bien mieux dessiné, mieux exécuté et les valeurs sont à peu près justes, c'est assis d'aplomb et pincé.

« Après cela, si comme votre serviteur vous voulez chercher de midi à quatorze heures, vous chercherez — (mais pris en vous) — non seulement la précision mais aussi le charme, la physionomie, ce qui fait que notre impression est blonde, brune ou châtaine. Elle peut même avoir un nez retroussé, et vous lui soufflerez la flamme, la passion ; cela vient après, quand cela doit venir, mais il faut que ça vienne car tout l'art est là.



Le nez retroussé, ce n'est rien si les yeux parlent et vous ferez parler votre peinture, et vous élargirez la manière. Et si l'émotion vous fait un peu bredouiller, si la netteté en souffre, les amoureux ne s'en plaindront pas.

« Je veux retourner aux environs de Belley, pays superbe où je veux continuer les nombreux dessins que j'ai faits en courant.

« Je suis comme les femmes de 40 ans (j'en ai plus de 60 !) qui sur le déclin de l'amour ne pensent plus qu'à l'amour. Je ne pense qu'à la peinture et plus je vais plus je me sens de l'enthousiasme.

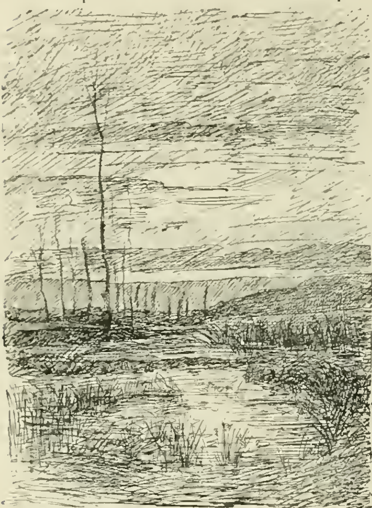
« Cette semaine, un amateur qui jusqu'ici n'avait aimé que mes premières choses a trouvé son chemin de Damas. Il n'a plus voulu que des dernières et en a emporté six pour attendre. Il y en a deux que je regrette déjà. Il n'avait pas trouvé une aquarelle dans tout Paris ; il voulait emporter tout mon carton et le payer !...

« Je rêve de la Corse pour l'hiver et de la Norwège pour l'été.

La nuit polaire de Wahlberg (1) m'est toujours dans l'esprit. Je voudrais pouvoir connaître cet homme-là. Si je pouvais faire un voyage avec lui au cap Nord ! »

« ... Le Monsieur en question, quoique comptable, ne sera jamais pour moi un fâcheux.

« Hélas, hélas ! je crois qu'il aimerait bien mieux avoir sa liberté pour pouvoir faire de la peinture et ce n'est pas un crime à lui reprocher ! Honnête et comptable, ça vaudrait de l'or pour certains banquiers. Mais soyons justes avant tout. Laissons la rage aux maigres au teint bilieux et aux cheveux crépus, à ceux que craignait César.



« Si moi, le pauvre philosophe, j'avais un Code à faire, je dirais : il est tout fait; prenez l'Evangile. Or, le Publicain qui m'a l'air d'être un peu le comptable en question, est glorifié parce qu'il est sincère et honnête. Oh ! qu'est-ce que le talent en dehors de l'humilité. Voyez le grand Hugo !

« Je vois que ma vie finira par se cantonner uniquement dans cette dernière illusion, l'étude de la nature et le sondage indéfini de cette chose sans fond. Je crois avoir encore fait quelques progrès du côté de la lumière ! il faudrait enfoncer Turner. »

« Je suis allé à Paris, mais tout à fait à la fin, bien après votre rendez-vous. Nous reparlerons de tout cela. Mais pour moi il n'y a toujours que les vieux Delacroix et Corot. Après cela, c'est du métier ou de la décadence. »

(1) Wahlberg, célèbre peintre suédois, qui obtint beaucoup de succès à diverses expositions de Paris. Ravier le mettait au même rang que les plus grands maîtres français. Depuis l'époque où cette lettre a été écrite (1877), nous avons pu faire la connaissance de Wahlberg, ainsi que Ravier nous l'avait toujours conseillé. Et après avoir vu ses œuvres, nous avons reconnu que l'admiration de notre ami était absolument justifiée. De son côté, M. Wahlberg a fortement prisé le talent de Ravier.



DESSIN DE RAVIER — BORDS DE LA RIVIÈRE D'AIX (LOIRE)

« Je pars aujourd'hui ou demain pour Paris uniquement pour voir l'exposition de Corot. Je serai de retour dans la quinzaine au plus tard, de là je repartirai pour Grenoble et Genève. Je vous écrirai quand, à mon grand contentement, je reviendrai pour de bon, car j'ai grand peine à quitter mes petites études et mes affaires de maison. Il faut l'exposition de Corot pour cela. Si je sors de nouveau soyez sûr que ce ne sera que pour aller dans votre plaine, mais pas pendant l'été. Il nous faut attendre d'avoir vos beaux champignons, les canards et les bécasses.

« Je travaille toujours beaucoup, mais dans la même donnée : petites études-tableaux. Sentiments intimes mal vêtus comme papa. Inintelligibles seulement pour les poètes et les spiritualistes qui ont du sang bleu.

« Je vois, il est vrai, bien des bourgeois qui commencent à mordre ; mais il faut faire une grande part à leur politesse mal entendue ; quoi qu'il en soit, je conserve le don juvénile de l'enthousiasme. Je puis, au besoin, me suffire à moi-même et la vie passe comme un rêve. Ne doutez pas de mon amitié. »

« Toujours occupé du mariage des gris et des roux de la saison, je n'ai pu me décider à aller encore à Lyon et j'attendrai, sauf affaire urgente, que le vert ait envahi uniformément la campagne.

« Je n'ai pas encore touché mon fusil, pour me livrer tout entier à la peinture et je crois que ça va de mieux en mieux. Ce n'est pas grand, mais intime. Fleur de poésie, au moins dans l'intention. »

« V... vous tient à l'ombre de sa tour.
« Ou captif des Kroumirs sur la terre africaine.
« Loin de tous vos amis, dormez-vous tout le jour ?
« Moi je n'ai rien reçu, ça me tient dans la peine. »

« ... Je suis fâché pour mon compte que vous ayez fait de ce petit bout de torchon (c'est le mot) une affaire d'état. Mlle Marie ne me doit rien et je serais trop heureux de pouvoir ainsi semer au milieu de quelques sympathiques amis ces riens qui engendrent ce petit monde mystique où, même sans se voir, les âmes et les intelligences se rencontrent et fraternisent. Oh ! cette charmante pudeur d'enfant n'a pas à se préoccuper, ni vous à la tourmenter ainsi.



« ... Hélas, je ne puis recommencer ma vie et j'ai renvoyé le rêve ou l'accomplissement des rêves au temps qui suivra la mort. Je ne sais si c'est dans Saturne ou Jupiter qu'auront lieu nos prochaines fiançailles, et si nous poursuivrons là-haut notre idéal irréalisé ; mais ce que je sais trop, c'est que, pour moi, il n'y a plus ici-bas d'idéal que dans la peinture. »

« Mon cher ami, ne me dites jamais ce que dit cette grande dame sur une prétendue grande supériorité que j'aurais sur Corot. Je ne doute pas qu'elle soit sincère, mais si je fais passer la vérité avant la galanterie, je suis bien obligé de lui dire : ce n'est pas un jugement éclairé.



« Elle ne comprend pas assez Corot et je proclame, moi, bien haut (voulant avant tout être sincère et quoique vous m'ayez dit que Corot me traite d'homme d'esprit), que Corot est un grand peintre et un grand poète, le premier de l'époque à mes yeux et que je lui dois beaucoup. J'ai de bonnes intentions, un inconnu encore enveloppé de formules et de perceptibilités à peine, mais Corot a des œuvres. »

« Ce n'est pas à cause du Jour de l'An que je vous écris, c'est pour ne pas vous envoyer ma carte de visite comme à un Monsieur quelconque.

« ... Je n'ai guère fait que de l'aquarelle cet hiver, près de 100; mais pas toutes terminées; avec le soleil je retourne à la pochade, mais cocasse à faire frémir mon bourgeois. Ça me va tout de même, mais aux demoiselles (en général) ça ne leur va pas, mais pas du tout, je crois. Tant pis pour moi, mais il faut être sincère avant tout.

« Toujours la même vie, mon chien et mon thé sont restés mes dernières illusions. Je lis et je barbote dans la peinture jusqu'à minuit. Les plus beaux paysages sont ceux que je vois après cela, mais en rêve. Je suis de plus en plus las de l'espèce humaine et je m'isole sur mon pinchard pour faire un peu de sentiment avec la nature, toujours triste au fond. Vous voyez plus que jamais que Magaud avait bien raison en vous disant que je ne serais jamais un Monsieur comme les autres.



« ... Dites-moi aussi s'il faut vous apporter l'aquarelle de votre individu avec ou sans bonhomme; le bonhomme m'embête et je n'y pensais plus depuis longtemps. »

« ... Je travaille à mort... de la lumière, ça vient, je commence (c'est un peu tard) à être content de moi, mais c'est bien cocasse et vous aimerez ça plus tard; ça ne peut aller qu'aux toqués. J'espère que vous n'en êtes pas encore là, mais je crois que ça viendra, vous êtes de la famille. Fontanesi qui sortait de Genève y a mordu, il est venu de loin et le voilà embrigadé; je vous ferai voir ses ouvrages.



« ... Mais ne vous faites pas d'illusion, la peinture c'est presque aussi difficile que le canard du baron Papeleu.

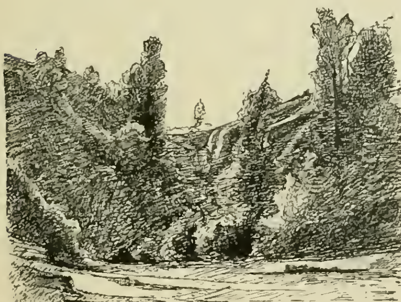
« ... Je travaille plus que jamais comme une coquette sur le retour; et comme elle, je voudrais bien recommencer pour mieux

employer mon temps. Cependant, je l'emploie le mieux que je puis en regrettant même celui que j'ai perdu à la chasse. »

« Le jour même où vous m'écriviez, 20 octobre, entre 4 et 5 heures, en faisant de l'aquarelle, dans le feu de l'action, je suis tombé sur la tête, ayant perdu connaissance. Bosse énorme au front, œil au beurre noir, le choc m'a fait me relever et le médecin ayant dit que c'était un coup de sang, il s'est naturellement emparé de moi. Prudence, régime, ni chaud ni froid, arsenic, etc. etc., de sorte que avant d'aller à S. G., il me faudra un exeat — le petit — en attendant le grand, le définitif (dont on ne se plaindra pas si, comme j'en ai le ferme pressentiment, il doit nous mener dans un monde meilleur que celui-ci).



« Quoi qu'il en soit, c'est un retard que je chercherai à rendre le plus court possible. N'ayez pas peur que je m'ennuie ; pourvu que j'aie la faculté de travailler, d'aller, de venir, de lire, de dormir en toute liberté, je serai consolé.



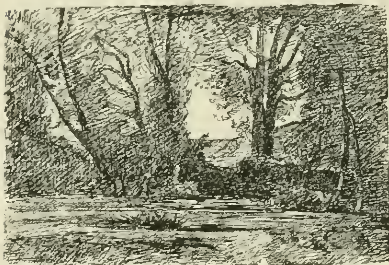
« Ces quelques jours passés hors de ma solitude avaient un peu interrompu mon travail ; je m'y remettais avec rage, je ne sais quel effet ce nouvel incident va avoir sur mon travail, mais il me sera impossible de mener une vie de bourgeois et je travaillerai quand même quoi qu'il arrive, mais peut-être avec plus de distraction.

« ... Ici, j'ai mes éléments de travail pour passer les mauvais temps, et un seul beau jour par semaine me suffit pour rafraîchir mes souvenirs et cueillir de nouvelles impressions. Hier, à Belmont, dans un vulgaire bois de châtaigniers, j'ai vu un effet signé *Titien-Diaz-Corot ;* ça ne peut pas se dessiner, c'est un fouillis, mais la couleur,

le ciel, l'effet! Jamais je n'ai vu ça. Il ne faut sortir que le matin ou le soir, le reste du temps il faut dessiner. Mais le charme n'est qu'aux heures matinales ou tardives. Nous avons eu quelques beaux jours, et si l'été de la Saint-Martin nous en réserve encore, je veux aller pas loin d'ici, sur la nouvelle route de Belley. Si vous pouviez venir, il n'y a plus de mouches et Lisa pourrait nous trimbaler. »

« Depuis que nous nous sommes vus il m'est advenu un grave accident (1). Par suite du peu de soins que j'avais pour mes yeux que je sentais fatigués depuis longtemps, j'ai pris le 6 janvier une glauco hémorragique (c'est ainsi que les oculistes appellent ça), qui m'a fait perdre un œil, et d'après le conseil des médecins, j'ai dû le faire enlever pour préserver l'autre d'une infection possible. Après être resté plus de trois mois sans rien faire, le 24 du mois passé, M. Dor m'a fait l'opération, qui a parfaitement réussi, et depuis un mois j'ai pu, avec quelques ménagements, reprendre mes travaux que j'espère pouvoir continuer. Je viens de Lyon me faire mettre un œil de verre et, à compter d'à présent, je suis à peu près présentable. C'est pourquoi je vous écris, venez si vous pouvez.





« J'ai acheté un charmant volume. Il y a bien des choses exagérées que je voudrais sortir, ça sent quelquefois un peu trop la vieille marquise qui

(1) Ayant appris à cette époque que Ravier devait subir une grave opération à l'œil, l'un de ses amis avait exprimé l'intention d'assister à cette opération et il reçut cette lettre de Mme Ravier :

« Monsieur,

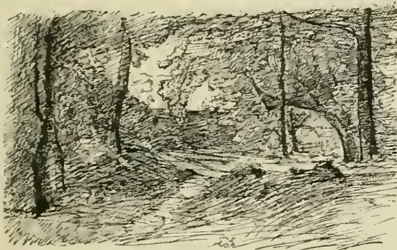
Ne vous dérangez plus, l'opération est faite, et si vite faite, et sans douleur, que lorsque M. Dor a dit à mon mari : c'est fini, il lui a répondu : ce n'est que cela ! Et par le fait, moi qui assistais à l'opération, j'ai été surprise de son peu de durée et de voir que mon mari, qui n'était pas du tout endormi, n'était pas tenu non plus, n'a fait aucun mouvement. Le docteur est très content, il m'a dit que c'était bien temps, qu'il y avait un commencement de cataracte qui serait enrayé.

« Nous sommes chez le docteur Dor pour huit ou dix jours. »

regrette les pêches de sa jeunesse, mais pas les péchés. Mais comme le reste compense et qu'il y a des phrases qui valent un livre, c'est depuis longtemps le seul bon livre que je connaisse. Amitiés. »

« Je viens de voir que la vente de Cinier se fait lundi 23, à 9 h. 1/2 du soir et jours suivants. J'ai envie d'y aller si vous y venez. Il doit y avoir pas mal de bons dessins ; c'est un spécimen à avoir malgré le peu d'originalité de l'homme ; ça vaut toujours mieux que ses tableaux.

« Je vous envoie un prospectus que l'on m'a envoyé en double. Je n'y vais pas plus tôt, parce que je vois que ça durera toute la semaine, et comme je ne veux pas rester si longtemps à Lyon, j'ai retardé d'un jour mon voyage, laissant vendre les tableaux qui ne m'intéressent pas et les meubles encore moins. Vous verrez dans cet opuscule de M. Vintrignier, que Cinier, de famille noble avec armoiries, enlevé à l'affection de ses amis à l'âge de 73 ans à peine, avait toutes les qualités qu'on peut rêver dans un homme d'esprit, de talent et de cœur. Vous regretterez qu'il soit mort quelques jours trop tôt, car je devais vous présenter à lui. Que de qualités on trouve à un homme pourvu qu'il soit mort ! ça donnerait envie d'être sous terre. Je le tiens pour mon compte en estime, non pour le charme de sa conversation, mais pour sa vieille probité lyonnaise, son esprit d'ordre et ses dessins. Il faut en avoir un spécimen comme enseignement. Qui sait si dans ce pays où tout change si vite, on n'y reviendra pas ?



« Partez, partez sans moi ! pas n'est besoin d'aller si loin, pour me rompre le cou et chercher l'arsenic de la Bourboule ! 1 gramme du dit peut me faire cent jours et à ce compte je n'épuiserai jamais la boutique de Biétrix. Et puis il y a divorce et incompatibilité entre le sapin et moi : quant aux monts dore, oui, mais les monts dômes, jamais. »

« Fontanesi n'a eu que le temps de nous faire voir à peu près comment il procède avec sa peinture à la colle en faisant quelques



fleurs dans un pot pour la première fois de sa vie. Nous verrons après pour le paysage.

« Hier soir un peu de nuage à l'horizon, chose que je n'ai vue depuis longtemps ; ça m'a donné un peu d'émotion. On est amoureux si l'on se sent capable d'amour, et ça suffit en attendant.



« Si X. veut venir, amenez-le ; nous le prêcherons pour lui enlever les écailles. A son âge, les illusions de l'enfance prouvent moins de sens que de générosité. Voyons juste en tout comme en peinture. Seulement, il y a un seulement ! Nous avons une cuisinière innocente qui sort de la queue des vaches et qui ne sait pas faire une soupe ; et quand j'ai dit à Madame qu'il fallait inviter Janmot, elle m'a répondu qu'il valait mieux attendre que sa cuisinière fût formée — les calendes grecques, quoi ! — Au diable la femme... Je lui ai répondu : Nous sommes des artistes qui vivons dans le bleu, laissons les bourgeois à la porte si tu veux ; mais pour nous, nous serons toujours assez bien si nous avons ta bonne grâce avec une cuisine simple et frugale... Faites-en ce que vous voudrez. Si le pot-au-feu n'est pas irréprochable, vous êtes averti, je m'en lave les mains : et d'ailleurs nous avons toujours la ressource de décamper et d'aller en Savoie. Une demi-heure de route à faire. Ecrivez le jour. »







« Ce n'est pas la grande complication de la chose qui fait le tableau. Quand on est trop bête comme nous pour faire des Poussin et des Lorrain, nous devons dire contrairement au berger de Virgile :

Paulo minora canamus. Ils ont fait des monuments, les anciens. Si nous ne sommes capables que de faire des cabanes, il faut au moins que ce soient des cabanes. C'est encore, paraît-il, assez difficile comme ça de mettre une valeur juste. Enfin, venez! »











« Ne me plaignez pas trop, je ne manque pas de courage, il faut un peu de résignation seulement, et pour le moment je ne suis pas trop à plaindre, puisque je puis travailler à peu près comme avant. Je n'ai pas perdu le don de la couleur et l'enthousiasme. Je vois moins net, mais suffisamment; et M. Dor me dit que ça se bonifiera encore..... Vous savez mon opinion, les vrais frères ne sont pas ceux que la nature nous donne, mais ceux que le cœur choisit. Je compte sur vous... venez... je crains de ne pouvoir reprendre mon travail et dans cette pensée, comme un homme au bout de son rouleau, j'ai pensé à mettre ordre à mes affaires. J'ai séparé les chiffons qui dormaient dans les cartons et fait diverses catégories. Vous vérifierez ce choix. »

LETTRE ÉCRITE A FRANÇAIS
LE 5 NOVEMBRE 1894

« Mon cher Français,

« Je viens de recevoir la visite de mon ami X. que l'amitié a poussé à se constituer mon barnum, jusqu'au point peut-être d'être indiscret dans la poursuite qu'il s'est mis en tête de faire pour moi de l'obtention du ruban rouge.

« Je lui ai dit que je n'aurais pas l'orgueil d'un Courbet en le refusant, mais que ce n'était pas à moi de savoir si oui ou non je le méritais et que, personnellement, je ne demanderais rien. Mais là n'est pas l'objet de ma lettre. Il est tout entier pour vous remercier en son nom et au mien des démar-

ches que, d'après M. X., vous auriez voulu faire dans ce but, en mettant votre influence au service de cette cause bien minime sans doute ; démarches que j'apprécie au nom de notre vieille amitié et





de nos relations si cordiales et dont je vous sais gré quel qu'en soit le résultat. Cette lettre en même temps servira à remplir le but de M. X. qui, en partant, m'a dit : Ne manquez pas d'écrire à Français qui s'est donné beaucoup de peine pour vous.





« Les bécasses se sont bien vengées en me clouant pour le reste de mes jours dans un fauteuil dont je ne puis sortir. Je suis heureux de savoir que vous n'en êtes pas là ; mais aussi, que de crimes vous avez en moins sur la conscience. Je ne puis plus, hélas ! faire des paysages, excepté quand je dors et en rêve.





« Que Dieu vous conserve la belle vie de paysagiste jusqu'aux confins de la tombe. Pour moi, je suis mort avant l'âge.

« Votre ami, Ravier »





RÉPONSE DE FRANÇAIS
LE 8 NOVEMBRE 1894

« Cher ami,

« Je reçois votre lettre à l'instant et ne veux pas que ma réponse tarde à vous arriver.

« Je serai bien heureux si je puis contribuer à vous faire rendre justice en compagnie de nos excellents amis X. et Y. J'ai déjà fait plusieurs démarches et je continuerai. Dans ma seconde lettre au directeur des Beaux-Arts, je lui demande de me ménager une

entrevue avec M. le Ministre que je ne connais pas personnellement (ils changent si souvent). J'espère beaucoup de X... avec qui j'ai fait, le 8 octobre, l'inauguration du monument de J. Dupré. Nous en sommes restés amis et pourtant il a laissé ma première lettre sans réponse.





« J'irai encore le voir demain, mercredi, je ne le lâcherai plus. »

LETTRE DE RAVIER A M. B... QUI VOULAIT FAIRE DE LA RÉCLAME AUTOUR DE SON NOM... PUBLIER UNE BIOGRAPHIE, ETC.





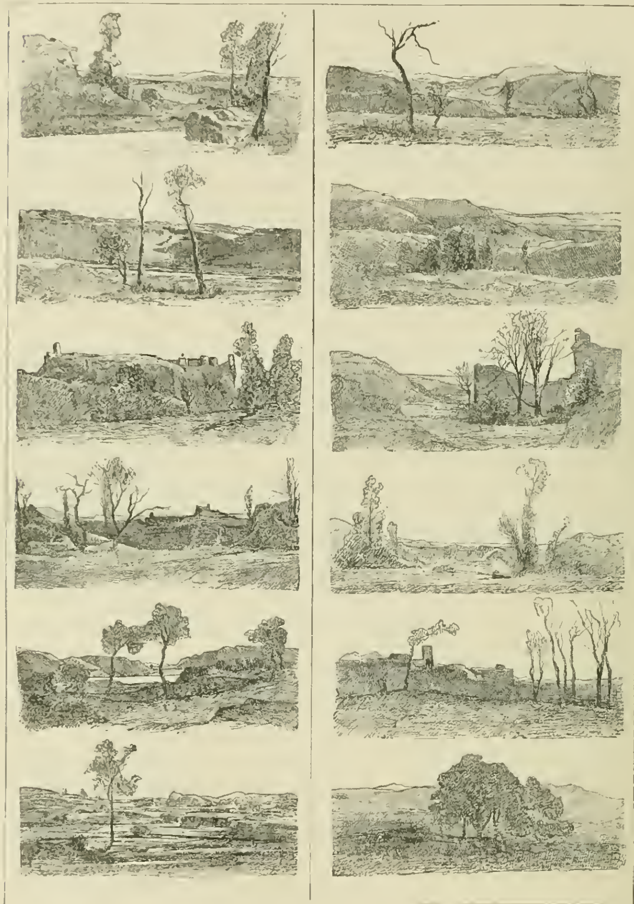
« Je réponds en gros à la dernière partie de votre lettre dont je vous sais le plus grand gré, mais je vous prie de suspendre la publication. Il y a beaucoup de vrai, mais je trouve prématuré et contraire à mes principes de me poser comme une espèce de grand homme. Il faut pour cela qu'une espèce de succès puisse excuser cette prétention. Il faut attendre. Si on tombe, on tombe de moins haut et l'on est resté dans la modestie qui convient au sage ; ensuite, il ne faut nommer personne. Je crois comme vous qu'il est des artistes lyonnais à qui j'ai pu être utile. J'ai pour cela le témoignage de Chenu, de Daubigny et de quelques autres, mais ce n'est pas à moi à le dire. D'autres ont été évidemment





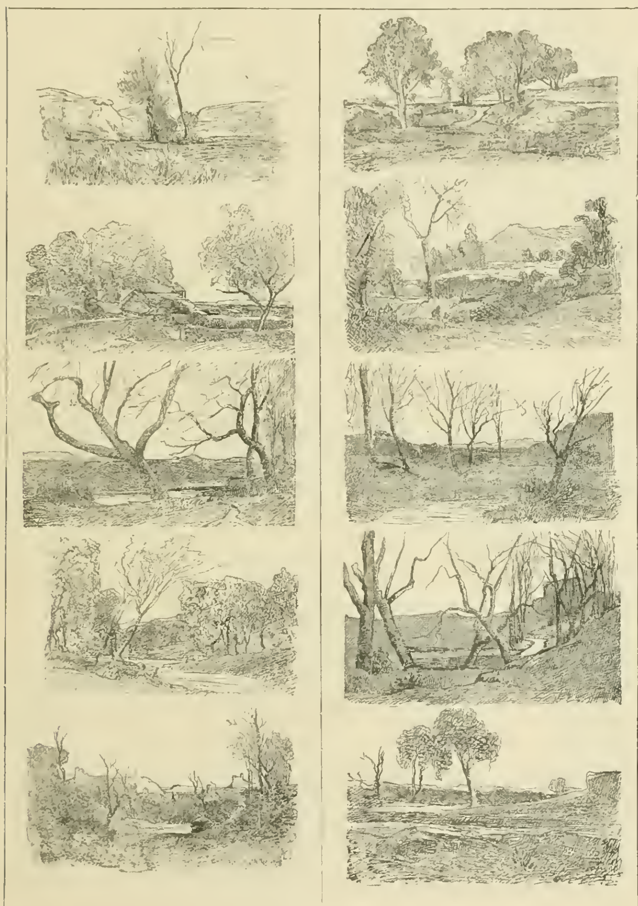
rebelles à mon influence et pourraient justement réclamer d'être nominalement exceptés.

« Je ne veux jamais me poser en maître, tout enchanté que je



sois de pouvoir être utile à ceux qui veulent bien me demander des conseils. Il n'y a qu'une chose qui puisse intéresser le public : l'œuvre! Quant à la biographie, attendons le tombeau pour voir (s'il y a lieu). Dans nos temps de reportage et de pose, réaction-

nons et rappelons-nous la simplicité de vie et de mœurs de nos grands hommes, Poussin et Lorrain, pour ne nommer qu'eux... Oui, je crois qu'il est des éloges que je puis mériter, mais qu'est-ce



que cela fait au public qui peut dire : réclame, réclame, et à qui on donne le droit de contredire. Croyez-vous que je sois cela pour tout le monde ? Pour d'autres que vous je suis un ours, un égoïste, un sauvage mal éduqué, un être personnel, autoritaire, misan-

thrope, c'est-à-dire un homme qui, voyant les choses comme elles sont, a la franchise de le dire. Il vaudrait mieux être voleur, peut-être assassin. Grévy passe l'éponge et vous blanchit. Mais moi, je ne suis pas blanc pour tout le monde, allez! J'ai le courage de le dire et de m'en consoler. Ne faites pas mon éloge pour ne pas réveiller le chat qui dort. »



Ici s'arrête la série de lettres de Ravier dont nous avons la disposition.

La dernière est écrite en janvier 1894. A partir de cette époque, sa santé s'affaiblit progressivement jusqu'au 25 juin 1895, date de sa mort. Il la vit arriver avec calme. Les sentiments spiritualistes et chrétiens qu'il avait toujours professés et la dignité de sa vie laborieuse adoucirent ses derniers moments.



Il conserva la lucidité de son esprit et mourut sans souffrances, après avoir exprimé simplement d'une façon touchante les sentiments qu'il éprouvait pour sa famille, ses amis, ainsi que sa confiance en la Providence. Il laisse un vide profond dans le cœur de tous ceux qui, l'ayant connu, ont su apprécier son caractère et son talent.



LETTRES ÉCRITES A RAVIER PAR DIVERS ARTISTES

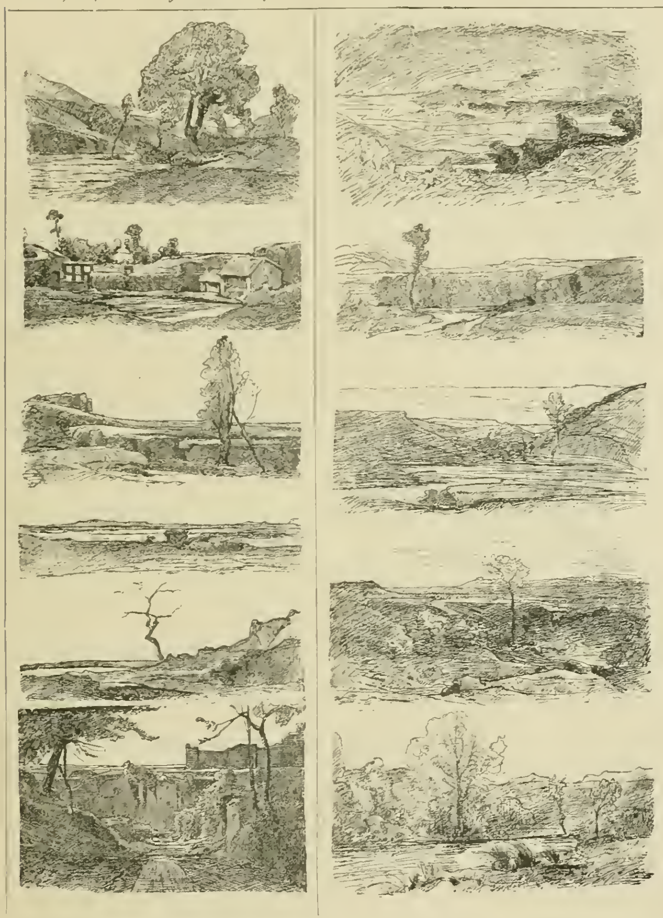
Paris, 6 mars 1877. — « La poésie des choses est infinie. L'entente et la composition d'un tableau, un aspect d'un paysage, une coloration exquise, tout cela constitue des genres de poésie. La moindre composition de Decamps ou de Delacroix a toujours un fond de poésie. J'ai vu certaines petites plages de marines de Bonnington qui, malgré la simplicité de la composition, avaient un charme exquis. Où était renfermé le charme ? Est-ce dans la coloration, dans l'exécution ? on ne sait, mais je crois que cela a du charme parce que le peintre est poète et que tout ce qu'il touche est transfiguré ; par conséquent, les sujets inférieurs deviennent des sujets supérieurs lorsqu'ils passent par la tête d'un individu.

« Si vous veniez à Paris, vous me feriez un vrai grand plaisir de venir me voir, on aime les gens dont on aime la peinture. » « Bellet du Poizat. »

Lyon, 30 novembre 1876. — « ..... Dépenser beaucoup de temps à un tableau c'est affaiblir sa conception, nuire à son inspiration. Le premier jet

émane de l'artiste, l'élaboration est la part de l'ouvrier, et le comble de la difficulté, c'est que ce travail indispensable ne se montre pas et toutefois *il doit y être.* » « Hector ALLEMAND. »

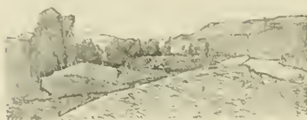
Lyon, le 15 janvier 1874. — « Vraiment, c'est bien tentant, et si



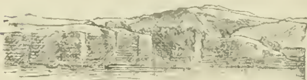
n'étaient les douleurs, le frais de la saison et le voyage pour une vieille machine rouillée comme moi, un vieux canon du 7 août, j'irais, tout net.

Lorsque sous l'influence du petit verre, au dessert, nous passerions à l'inspection des peintures, alors on serait à la bonne hauteur pour apprécier la vertigineuse saveur de ces études si fortement épicées. Depuis longtemps je suis

prive de ce plaisir, car pour bien en jouir, il faut avoir bu un coup, mais alors? quel charme on se sent! On navigue dans un océan de tons luxuriants, de touches insondables, à aplatir toute la commission de la société des Amis des arts, voire même M. de Nerveau et même les charpentiers, *que c'est comme un bouquet de fleurs*.













« Allez, cependant, blague à part, je voudrais bien voir vos études, car j'y trouve et j'y ai trouvé des enseignements précieux et qui m'ont été très utiles pour mon art. Et je ne suis pas le seul, seulement il faut bien ouvrir l'œil et le bon.

« L'exposition, cette année, est à ce qu'on dit, supérieure; moi, je trouve toujours que c'est la même chose, comme les gouvernements. Il n'y a rien de fameux en paysage; très bonne majorité d'œuvres acceptables à la masse des amateurs qui ont déjà fait pour une vingtaine de mille d'achats.

« Rien pour les raffinés de haut goût. Il y a un Carrand, très cocasse effet de nuit, mais que j'aime mieux que bien des choses qui se vendent fort cher... » « ALLEMAND. »

Lyon, 11 mars 1878. — « Mon cher Ravier. J'ai vu chez Dusserre deux de vos aquarelles. Je vous avoue que ces deux notes feraient mon bonheur et que je serais bien heureux de les avoir dans mon atelier. Dans quelles conditions peut-on les acquérir? »

« APPIAN. »

Rondeau, 2 octobre 1881. — « Cher maître. Mon ami Marcel et moi, nous ouvrirons ces cartables qu'avec une vraie générosité d'artiste, vous mettez à notre disposition et où depuis des années vous entassez les trésors de votre imagination et de votre cœur. J'ai chez moi, dans mon petit atelier, ce soleil couchant dont je suis si fier, je montre à tout le monde ce gage d'amitié d'un grand artiste et je le regarde tous les jours pour ne pas perdre de vue la vraie route à suivre. »

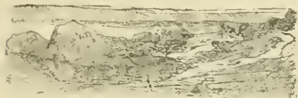
« GUÉTAL. »

Oullins, 4 mai 1886. — « En ce moment, je travaille vigoureusement à mes orages dans les Alpes. Cette nature ossianique m'enthousiasme toujours et ne déplaît pas trop... Et cependant je dois le dire, si j'étais plus jeune je ferais peut-être comme le grand peintre de Morestel, je chercherais le soleil resplendissant sur les eaux ou venant dorer les bois et les prairies. Ce rayonnement de l'Infini m'élève vers Celui qui est la source du vrai, du bien, du beau. Pour

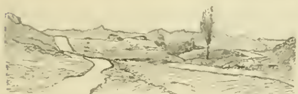
me résumer : ce n'est jamais sans emotion que je contemple un beau Ravier, cela dit tout. » L. LORTET. »

Villefranche, 1er février 1890. — « Cher ami et cher maître. J'admire le grand courage et la dignité avec lesquels vous supportez la plus dure épreuve qui puisse atteindre un artiste tel que vous. Non, vous n'embêtez pas les voyants, ceux qui savent voir ! Par votre œuvre considérable, vous avez largement payé pour le présent et l'avenir votre écot au banquet. Beaucoup dévorent à ce banquet qui n'ont pas si généreusement payé leur place. Que la lumière que vous avez si largement répandue dans vos peintures se répercute dans votre esprit et vous console des ténèbres passagères où vous vous trouvez momentanément. »

« H^te^ BLANC-FONTAINE. »





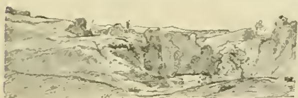




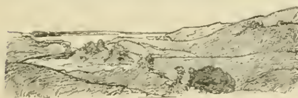
7 janvier 1894, Villefranche-sur-Mer. — « Mon cher maître et ami. J'ai une grande joie à propos de vous : c'est que votre merveilleux talent s'est absolument imposé. Nul ne le conteste plus ; les bourgeois les plus naïfs disent *un Ravier* comme ils disent un Claude, un Poussin ! il n'est plus le temps où, ébloui de l'éclat de votre peinture, le bon Forster disait : « Ah ! Oh ! je crois que Messieu Ravier est un peu *lunetique.* » La pensée d'être enfin admis, sinon compris de tous, doit être, cher ami, un adoucissement à la cruelle épreuve qui vous est infligée et qui vous vaudra, dans l'*au delà*, la compensation que vous méritez. »

« H^te^ BLANC-FONTAINE. »





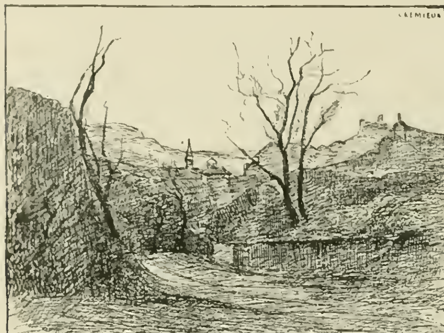


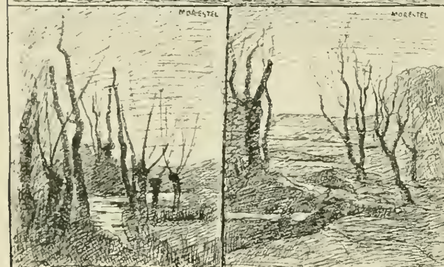


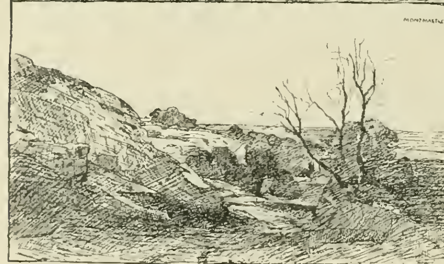
1er septembre 86. — « Mon vieux camarade et ami. Après tant d'années écoulées, il m'a été doux de vous revoir. Hélas ! l'un et l'autre nous ne sommes plus que des débris d'un autre âge, notre jeunesse s'est enfuie comme un songe sans retour. C'est le cours des choses, Dieu l'a ordonné ainsi ; tout passe et nous voilà à peu près passés ; encore un peu, nous ne serons plus qu'un souvenir dans la mémoire fugitive des hommes, souvenir vite effacé et qui importe peu, mais où allons-nous ? Voilà ce qui importe, là est le grand mystère.

« La raison des hommes n'a pu nous le faire connaître ; ils ont jeté sur notre route des doutes contraires et qui nous éclairent peu, ou plutôt pas du tout. Mais au-dessus de la raison humaine si impuissante, une révélation, qui se dit divine, nous enseigne que nous sommes immortels et que nous retournerons

à Dieu notre auteur si nous le méritons, et nous en a imposé les conditions absolues. Il faut la croire ou la rejeter, il n'y a pas de milieu, que faire? D'un





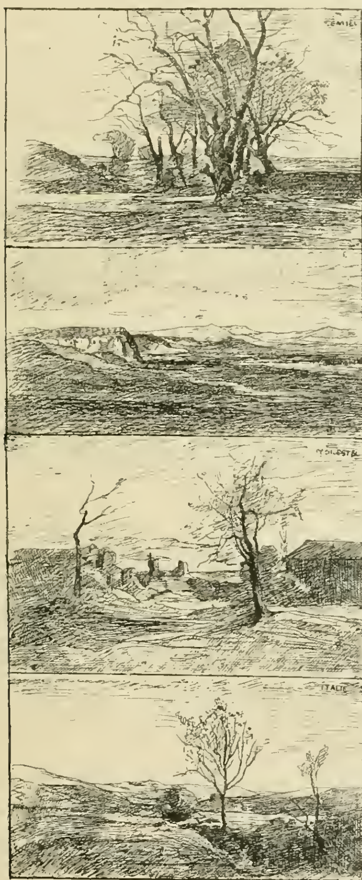


côté le doute, de l'autre la certitude, mais pourtant environnée d'ombres où la raison semble se perdre, je dis: semble, parce qu'au fond il n'en est rien. La mienne s'est soumise, mon ami, parce que le doute, dans une affaire si grave, m'est insupportable. Puis, si cette révélation n'est pas divine — je crois qu'elle l'est — en m'y soumettant, je ne perds rien au fond ; mais si elle l'est, *je suis foutu*, comme dit la Reine. Voilà pourquoi je veux croire et je crois. Dieu fera le reste, et je conseille à tout le monde d'en faire autant, mais particulièrement à ceux que j'aime, et vous êtes au premier rang, mon ami.

« Je ne sais pas vraiment pourquoi, dans cette lettre, je viens vous raconter tout cela, si ce n'est, comme je vous l'ai déjà dit, que je vous aime et parce que, juste pour cela, je voudrais vous retrouver de l'autre côté, quand ce ne serait que pour parler de la campagne romaine. Je ne suis jamais maître ni de ma tête, ni de ma plume ; en vous écrivant cette lettre je ne voulais que vous remercier de votre accueil si amical qui m'a été doux au cœur. Agréez donc les remerciements du vieux camarade de Rome. » « Pilliard. »

IV

Les publications de ce genre se terminent souvent par une liste de récompenses avec catalogue indiquant les dimensions des œuvres de l'artiste et les collections dont elles font partie. Cette liste sera courte pour Ravier, de même que pour ceux qui n'ont jamais encombré les expositions ni les antichambres des personnages haut placés. Qu'il nous soit permis, en cette circonstance, d'associer au nom de Ravier celui de Boulard, car ces deux artistes de valeur ont suivi à peu près la même carrière. Venus à la même époque, leur probité artistique était la même ; ils se sont appréciés mutuellement et leurs talents avaient de l'analogie. Bien que Boulard habitât Paris et produisît des œuvres, peut-être plus accessibles au public que celles de Ravier, il n'obtint jamais du vulgaire le succès mérité ; mais il fut très admiré par beaucoup d'artistes.



Ainsi qu'on a pu en juger par l'appréciation de Chenavard déjà citée, Ravier préférait les petites surfaces aux grandes ; cela lui suffisait pour donner l'impression de la grandeur. La plupart de ses peintures ont les dimensions des boîtes de couleur et ses aquarelles peuvent être contenues dans des cartons de moyenne grandeur. Ses œuvres sont dispersées chez des artistes, spécialement chez ceux de la région lyonnaise. Quel-

ques amateurs passionnés pour cette peinture en ont acquis quelques spécimens. Il en reste également dans la famille du peintre qui habite Morestel. On en voit aux Musées de Lyon, Grenoble, Saint-Etienne, etc., et à celui du



Luxembourg. Nous exagérons en disant *on en voit* au Musée du Luxembourg, car il faut faire de nombreuses recherches pour les y trouver. Les *préparations* que l'on trouve encore dans ses cartons sont parfois étranges et dérouteraient bien des gens. Elles sont toujours transparentes et souvent composées de tons violents. Il est difficile de comprendre



les intentions de l'artiste lorsqu'on n'a pas la clé de l'énigme; car il préparait généralement avec des couleurs chaudes ce qui devait donner plus tard l'impression du gris ou du froid, tandis qu'il se servait de bleus ou autres couleurs froides pour préparer ses effets violents de soleil couchant; tout cela vibrait ensuite et contrastait avec la pâte dont parfois il faisait une débauche et



qu'il étendait par tous les procédés possibles : pinceau, manche de pinceau, couteau à palette, même avcc la main ou les ongles. Malgré tout, la matière était belle et riche, selon une expression actuellement consacrée.



Les naïfs avaient peine à comprendre cette manière de procéder et un paysan lui dit un jour en contemplant son étude et sa palette également chargées de couleur : Est-ce avec ceci que vous faites ça ou avec ça que vous faites ceci.

Les aquarelles subissaient une préparation analogue. Parfois, à force de vouloir y donner de la vigueur et de la chaleur, il les alourdissait ; alors, ainsi qu'il l'indique dans ses lettres, il n'avait plus

qu'à les mettre sous la pompe et à y passer l'éponge. Souvent aussi il les *couvrait* de couleur à l'huile ou de pastel.

Vers la fin de sa vie, ses amis le décidèrent à envoyer quelques aquarelles à l'exposition universelle de Lyon qui eut lieu en 1889. Il y obtint un diplôme d'honneur, ce qui était la principale récompense. Il n'en a jamais cherché ni obtenu d'autres.

Il n'en a pas été moins heureux, puisque son ambition était nulle ; on doit donc l'approuver de s'être tenu à l'écart. Les récompenses et les succès de toute espèce entraînent toujours avec eux la jalousie de nombreux camarades, en permettant, cependant, de constater la fidélité d'un petit nombre d'amis. Ravier n'avait nul besoin de tenter pareille expérience et il se contentait de l'estime des artistes qui l'admiraient et qui l'aimaient. L'un d'eux occupe une des situations les plus élevées et nous disait récemment : « Combien Ravier a été plus heureux que nous ! il a vécu « tranquillement à la campagne, a pu faire de l'art pour l'art, « sans jamais s'occuper des marchands ni des commandes officielles. « Malgré tout, il faut que le public lui rende justice maintenant « qu'il n'est plus là pour l'empêcher. »

Mais son ambition n'allait pas si loin ; et s'il lui a suffi d'obtenir les suffrages d'un petit nombre d'esprits honnêtes et délicats, notre tâche sera remplie si nous avons pu attirer sur lui l'attention de quelques-uns d'entre eux.

INDICATIONS RELATIVES AUX ILLUSTRATIONS DE CETTE NOTICE

Les principaux portraits de Ravier reproduits ici ont été dessinés ou gravés par des artistes qui étaient ses amis. Nous tenons, en cette circonstance, à remercier spécialement M. Guiguet qui a bien voulu nous aider dans notre tâche. La photogravure dans laquelle Ravier est représenté accoudé à une balustrade est la reproduction d'une photographie que nous avons prise en 1880. Le croquis qui sert de bandeau (page 3) a été calqué sur un album, de même que celui qui accompagne la lettre ornée et qui représente la maison de l'artiste à Morestel.

Depuis la page 8 jusqu'à la page 60, on a reproduit directement des croquis ou des dessins originaux de Ravier. Les deux seules eaux-fortes que Ravier ait exécutées d'après nature sont reproduites à la page 9 et à la page 14. Les croquis gravés à partir de la page 61 jusqu'à celle-ci ont été calqués sur des albums. Ils ne donnent aucune idée de la qualité des originaux et ne sont là que pour montrer, approximativement, des motifs choisis par Ravier. Toutes les gravures hors texte ont été exécutées d'après des dessins originaux à l'exception des portraits que nous avons indiqués.



PORTRAIT PHOTOGRAPHIQUE DE RAVIER
PRIS EN 1880 DANS LE PARC DE M. LE MARQUIS DE QUINSONNAS, BORDS DU RHONE (ISÈRE)

